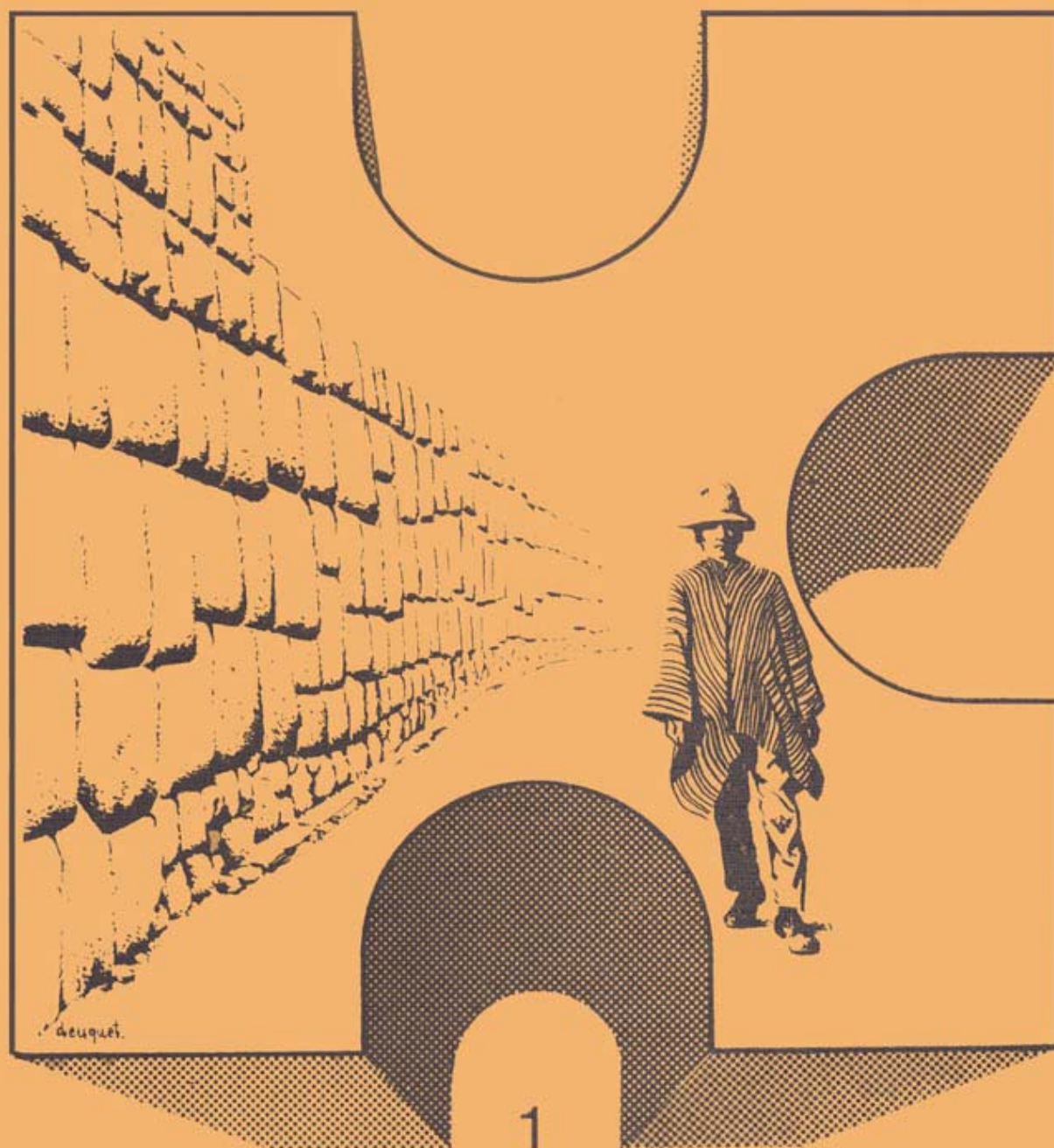


KADATH

CHRONIQUES DES CIVILISATIONS DISPARUES



MARS - AVRIL 1973

8 FF. - 65 FB. - 6 FS.

COMITE DE REDACTION :

ivan verheyden, rédacteur en chef
jean claude berck, robert dehon,
jacques dieu, guy druart, patrick ferryn,
jacques gossart, jacques victoor

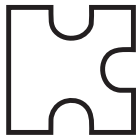
MAQUETTE DE GERARD DEUQUET

1

AU SOMMAIRE

— éditorial : la porte ouverte, <i>Marcel Homet</i>	3
— la mécanique inattendue d'anticythère, <i>Ivan Verheyden</i>	6
— notre cahier inca	
— la fourberie de cajamarca, <i>Jacques Victoor</i>	11
— le trimillénaire de cuzco, <i>Marcel Homet</i>	18
— l'empreinte des mégalithes, <i>Robert Dehon</i>	24
— le grand continent austral inconnu, <i>Jacques Dieu</i>	28

A LA RECHERCHE DE KADATH



2

Dans la mythologie de l'auteur américain de fiction Howard Phillips Lovecraft, « Kadath » est la Cité des Grands Anciens. Dans son esprit — et également dans le nôtre —, elle symbolise la civilisation originelle.

Si nous avons décidé de partir à la recherche de Kadath, c'est bien sûr dans l'espoir de la retrouver — sous quelque forme que ce soit —, mais même si nous n'y parvenons pas, nous espérons pouvoir élaborer, pierre par pierre, un portrait-robot de cette « civilisation ». Civilisation qui, pour nous, est l'origine de tout. Car notre ambition est vaste, répondre à la plus vaste question qui se pose à l'homme contemporain : « D'où venons-nous ? »

Un article récent de Paris-Match constatait que c'est bien une caractéristique de notre époque que cet intérêt passionné pour les civilisations disparues.

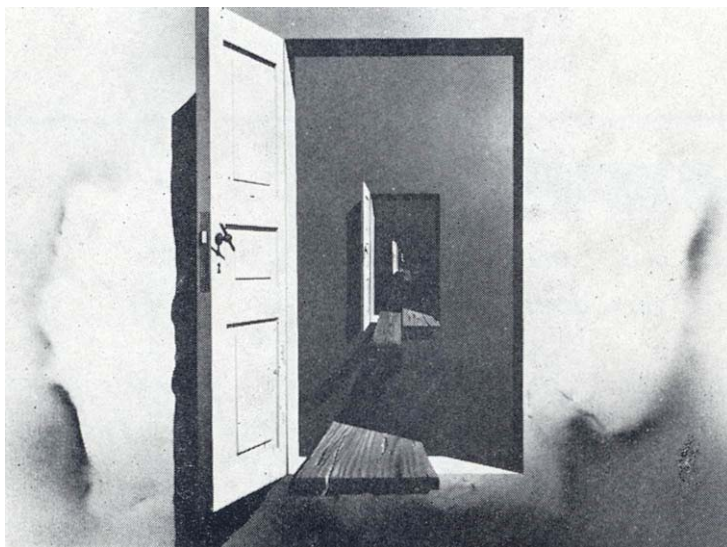
Dans la décennie écoulée, des collections ont surgi comme champignons. Mais nombreux sont les livres qui pèchent par les mêmes défauts. Ou bien l'auteur tente d'imposer péremptoirement ses hypothèses comme étant les seules valables ; ou bien il harcèle le lecteur d'insinuations et d'arguments invérifiables, repris d'ailleurs en chœur et amplifiés par ses confrères.

Nous considérons qu'il est temps de déblayer ce terrain, défriché voici une dizaine d'années, par le *Matin des Magiciens*.

De manière objective, sereine et sans parti-pris, — mais aussi sans compromission. Seulement, nous précisons bien, à chaque pas, dans quel domaine nous nous situons.

Pour ce qui est de l'imagination, le peintre Gérard Deuquet, qui, dès le début, a été tenté par notre expérience, a voulu lui apporter ce supplément imaginaire indispensable, en illustrant les anciens textes sacrés.

KADATH.



« Les Générations ». 1972.
Huile sur toile, 130 x 98
cm, de Gérard Deuquet.

LA PORTE OUVERTE

Professeur Marcel Homet



Une nouvelle revue dira-t-on ? Et d'aucuns de pousser un soupir ! Oui, je sais ! Je connais des pays — l'un d'eux la France pour ne pas la citer —, qui, chaque mois, produisent une ou deux revues nouvelles. Utiles, ces revues ? Certes ! Mais malheureusement limitées le plus souvent aux besoins du moment politico-économico-électorales, elles n'ont, en général, qu'une durée éphémère.

Il en va tout autrement pour nous qui, délibérément, sacrifions — j'insiste sur ce mot — les profits matériels qu'une revue normale ne peut négliger d'apprécier... Car nous ne sommes pas une revue normale !

Quel genre de revue sommes-nous ? Une revue écologique ? En un certain sens, oui. Mais en fait, non, si l'on se rapporte au sens actuel de l'écologie, artificiellement emprisonnée dans des limites arbitrairement choisies par la majorité des poncifs académiques en cours.

En effet, dans le domaine du très grand passé de la terre, la science officielle se limite à ce qu'il est convenu de nommer la « Pré-Histoire », laquelle, naturellement, comporte une importante part écologique. Mais dans ses limites imprécises, et qui changent à chaque instant jusqu'où va cette pré-histoire ? Dirons-nous : cent, deux cent, trois cent mille années ? Cela dépend des auteurs et des manuels (1). Le fait est que sa durée ne représente même pas un millionième de seconde de l'espace-temps, dans lequel il ne peut y avoir d'écologie puisque, officiellement, la véritable race humaine ne serait guère née avant le Néanderthal (2). Autrement dit, sur quatre ou cinq milliards d'années, comportant d'innombrables périodes climatiques identiques aux nôtres, notre Mère Géo n'aurait pu accoucher d'une ou plusieurs humanités, sinon celle que nous représentons avec plus ou moins de gloire.

Dans cette présentation, je m'excuse d'employer le « moi » comme le « nous ». Le « nous » est évidemment le groupe de mes savants collègues, le « moi », dans ma modeste sphère, étant indispensable pour conter certains traits qui me sont

particuliers. Car je ne voudrais pas que l'on dise de notre groupe qu'il renie la préhistoire et l'archéologie officielles ! Au contraire, j'ai eu personnellement, et j'ai encore de très grands amis ou relations de haute valeur, comme l'Abbé Henri Breuil, professeur au Collège de France et membre de l'Institut, Louis Marin, un autre membre de l'Institut et directeur de l'Ecole d'Anthropologie de Paris, qui soutient mes efforts depuis plus de trente ans, le regretté Teilhard de Chardin, Capitaine. Thor Heyerdahl et tant d'autres, dont mon grand ami le Professeur Manuel Ballesteros-Galbrois (3). Et je n'aurai garde d'oublier Marcelin Boule, dont l'œuvre magistrale défie le temps, mais qui, à mon sens, a pris une autre valeur lorsque indigné de l'attitude de ses confrères, il a écrit dans son livre « Les hommes fossiles », « qu'il était regrettable, lorsque de nouvelles découvertes étaient réalisées, d'entendre presque toujours une opinion officielle, caractérisée par le *non a priori* rejetant sans appel le travail réalisé ». Ceci étant, il est incontestable que l'humanité doit beaucoup à ces préhistoriens, comme à leur science profonde et souvent à leur généreuse intégrité. Malheureusement, surchargés de travaux, en général nantis de peu de ressources pécuniaires, ils n'ont pas eu la possibilité de s'intéresser à la « Prim-Histoire », cette histoire sans écologie humaine (du moins pour le moment), et que notre groupe voudrait porter à la lumière du jour (4). Voilà donc ami lecteur, ce que je voulais dire de notre but : « tenter de promouvoir une biologie ayant pour objet l'étude des rapports des êtres vivants avec leur milieu naturel, mais plus particulièrement dans le domaine des civilisations disparues ».

De la Fiction Scientifique ?

C'est pourquoi voulant nous limiter à quelques points précis, nous devons poser une question. Toutes les pyramides sans âge et sans histoire connue — les récits de la Bible, montrant en particulier un vaisseau aérien dans tous les détails, avec des hublots, des roues s'élevant et s'abaissant —, les poèmes du demi-dieu sumérien Gilgamesh décrivant point par point des batailles aériennes, dont les vaincus se réfugient dans la « cité des trois cimes » —, les épopées

hindoues, où des armes brillantes comme mille soleils détruisent les villes —, tous ces écrits, toutes ces légendes et traditions *rigoureusement identiques* (l'épisode de la cité des trois cimes se retrouve chez les Mayas et les Toltèques), tout cela donc ne serait qu'un ensemble de billevesées...des histoires de fous, quoi ? Mais alors, comment une saga scandinave a-t-elle pu inventer ceci : « Un mortel rendit visite à une autre planète où les femmes étaient d'une grande beauté, et aucune ne vieillissait, car les siècles passaient comme des minutes terrestres ». Ce mortel se trouvait sur l'île mythique d'Avalon. « Quand il revint sur terre, il pensait que son voyage n'avait duré que quelques heures, alors que des milliers d'années s'étaient écoulées depuis son départ ; il ne reconnaissait rien de ce qu'il avait l'habitude de voir avant de partir ». La relativité avant Einstein ! Ou de la fiction scientifique ?

Grâce à quelques exemples, la réponse sera simple.

Peu après la découverte de l'Amérique, deux hommes, fumant une cigarette dans les rues de Paris, furent arrêtés et, par l'Inquisition, légalement jugés pour, tout aussi légalement, être exécutés. Le verdict était : « La science ne connaît pas ce mode de vivre, seul le diable pouvant rejeter de la fumée par le nez. »

4

Fiction...

Si Galilée échappa au bûcher, combien d'autres ne firent-ils pas connaissance avec les « flammes purificatrices », pour avoir osé parler des voyages de la terre dans l'espace et de sa rotondité. Fiction...

Si Léonard de Vinci n'alla pas, lui non plus, au bûcher, sur accusation de sorcellerie pour sa création du premier avion connu et de tant d'autres « machines diaboliques » non admises par l'Inquisition, ce fut grâce à son extraordinaire popularité. Fiction...

Le sujet est inépuisable. Je rappellerai simplement Boucher de Perthes et Lartet, inventeurs de la préhistoire, accusés de « faire de la fiction » par l'Institut de France dont le président, à peu près à la même époque et alors qu'on lui présentait le premier phonographe, s'exclamait : « Fiction !... Je n'admettrai jamais que la noble voix humaine puisse être reproduite par une misérable machine ! » Fiction...

Seulement, de par ma formation, par l'Ecole d'ingénieurs des Travaux publics de Paris, de par mon travail de Professeur d'arabe classique et de

civilisation sémitique et, sans doute et surtout, de par ma vie aventureuse d'archéologue et d'explorateur, j'ai appris bien des choses. C'est que, alors que le soir tombait — que ce soit dans les déserts d'Arabie ou du Sahara, ou bien chez les noirs d'Afrique, ou encore avec les indiens d'Amazonie, du Pérou ou de Bolivie, avec des gens dont, souvent, je parlais la langue — combien d'enchanteresses légendes n'ai-je pas entendues, et dont l'une d'elles, pour mémoire, était le compte-rendu presque identique du Déluge biblique.

Or, il ne peut y avoir aucun doute là-dessus, ces légendes avaient une base historique !...

Le Serpent de Terre.

Le Professeur Charles Hapgood, un de mes vieux amis américains, a publié un livre sous le double parrainage d'Albert Einstein aux USA et d'Yves Rocard (5) à Paris. Voici quelques lignes extraites des « Mouvements de l'écorce terrestre » dans l'édition française parue chez Payot en 1964 :

« Lorsque nous nous tournons vers la théorie de l'évolution, nous remarquons que les questions posées par l'origine, le développement et l'extinction des espèces sont nombreuses, fondamentales, et... sont restées sans solution. Tout le monde est d'accord sur le fait de l'évolution, mais personne ne peut prétendre savoir comment elle s'est produite. » (p. 17).

« Le mécontentement des biologistes et des paléontologues, qui trouvaient constamment des fossiles de faune et de flore là où ils n'auraient pas dû être, finit par éclater. Il en résulta de nouvelles théories... mais elles se heurtèrent à une résistance indéfectible des autorités supérieures, qui s'appuyaient sur l'attitude adoptée par leurs prédécesseurs. Qui plus est, les imperfections et les contradictions de ces diverses théories étaient facilement démontrées, *ce qui permettait de les discréditer les unes après les autres.* » (p. 28).

Sans commentaire.

« *Les langues de terre* ont été fort utiles à de nombreux savants, qui cherchaient à éviter l'alternative problématique des anciens continents. D'après le tableau tracé par certains auteurs, ces bras de terre avaient la forme de serpents se fauflant ici et là, et s'arrangeant pour faire le raccordement *parfait* de continents *parfaits*, au moment parfait et pour la *parfaite* satisfaction des plantes et animaux voulus. » (p. 115).

Sans commentaire.

Et sur la même page, Hapgood continue : « Souvent, lorsque la menace d'un continent antérieur se dressait de façon si imminente qu'il

paraissait sans espoir de l'éviter, un bras de terre sauvait la situation. La plupart des paléontologues se contentaient des bras de terre, et se gardaient d'insister sur des continents submergés ; ils continuèrent donc leurs spéculations sur les continents anciens. » « Si vous me demandez, reprend Hapgood, comment toute cette activité de biologistes et de paléontologues a frappé les géophysiciens, je vous répondrai qu'ils n'ont pas été frappés du tout ! Cela peut être partiellement expliqué par le fait que les géophysiciens ne lisent *jamais* les livres des paléontologues et vice-versa. Pour les géophysiciens, les élucubrations des paléontologues n'étaient que les fruits de l'imagination nébuleuse de personnes qui ignorent tout de la géophysique. L'étude de la littérature biologique, destinée en principe à soutenir ces spéculations, n'était naturellement pas le rôle des géophysiciens. Cela sortait de leur domaine et de leur compétence. Les rapports entre ces sciences étaient lointains, et le moins que l'on puisse dire, c'est que leurs rapports étaient plutôt froids. »

Comme on le voit, du fait que les continents géologiquement reconnus étaient escamotés, une seule écologie existait, celle de la faune et de la flore. Comme on le voit aussi, l'humour de Hapgood est motivé ! Car on ne peut que sourire devant cet « arrangement cinématographique » de bras de terre suivant docilement une faune et une flore, et que des savants font se promener à volonté comme des « serpents de terre »... ou de mer ! Et ceci pour satisfaire leur besoin de gloire, ou plus simplement, leur souci d'économie. On se demande d'ailleurs pourquoi ces « officiels », gens évidemment intelligents et, pour nombre d'entre eux, de valeur, avaient oublié leurs études lycéennes, où on leur avait appris que « sapiens nihil affirmat quod non probet » (6). Sans doute ont-ils la mémoire volontairement courte, car il est un peu fort de voir rétablir le Serpent de Mer en archéologie !

La porte ouverte.

Il faut conclure.

Quel est le but de notre revue ? Tâcher de trouver une « écologie primhistorique » concernant les civilisations disparues (7). Mais nous tenons à préciser ici qu'il n'est nullement dans nos intentions de lancer systématiquement des charges contre telle ou telle branche de la science officielle. D'ailleurs, le lecteur pourra bien vite constater que nos textes ne comporteront *que* des documents absolument authentiques et incontestables. Ce numéro étant seulement une esquisse de notre programme, il est bien évident que si j'en ai accepté le parrainage, c'est pour, avec l'appui de mes amis et collègues, arriver à des résultats *concrets*. Ceci étant, il est indispensable que, dès à présent, nos futurs lecteurs sachent où ils iront avec nous. Ce sera une vérité qui exempte de toute affabulation et de critique systématique, sera

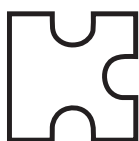
souvent très dure.

Toutefois, nous ne devons pas pécher par orgueil ! Quelque enthousiaste que soit notre groupe, et quelque valeur que puissent présenter ses composants, il ne suffira pas à une tâche qui s'annonce longue et pénible. De fait, notre but est de promouvoir d'autres recherches en attirant tous ceux qui veulent se libérer des gangues archaïques asphyxiant l'atmosphère archéologique.

La porte est ouverte ! Tous, archéologues d'un certain âge, valeureux mais méconnus ; jeunes intellectuels désirant travailler sous un ciel lumineux et dans un air pur ; lycéens et lycéennes voulant s'évader des nécessités parfois amères de la vie actuelle, — tous, disons-nous, peuvent franchir notre seuil. Dans la modeste pièce qui les accueillera, ils rencontreront comme moi, de bons amis, des camarades qui leur donneront envie de libérer leur esprit et de travailler pour un humanisme vrai. Déjà, le sommaire des prochains numéros montrera aux lecteurs le chemin que toute l'équipe suivra, guidée par son rédacteur en chef, lequel, comme tout le comité de rédaction, est bien décidé à ne jamais céder à des influences étrangères à la pureté et à la rectitude de l'Histoire.

- (1) Naturellement, je ne fais pas mention des « hominiens » et autres précurseurs — plus ou moins — de l'homme.
- (2) Dont, soit dit en passant, j'ai personnellement découvert un exemplaire vivant dans le désert saharien du Maroc.
- (3) Professeur à l'Université de Madrid des civilisations de l'ancienne Amérique, Directeur de l'Institut hispano-américain à la même Université, Membre de l'Académie Royale d'Espagne, Secrétaire à la recherche scientifique, etc.
- (4) La lecture averti n'ignore pas que le terme « primhistoire » ne nous appartient pas. Mais nous l'avons jugé commode, après en avoir élargi la signification. Pour nous, il ne concerne pas uniquement ce qui serait parallèle à la préhistoire, mais il s'étend à tous les âges de l'humanité, jusque, et y compris, l'époque historique. (NDLR).
- (5) Professeur à la Faculté des Sciences de Paris et Directeur du laboratoire de physique à l'Ecole Normale Supérieure.
- (6) Le sage n'affirme rien qu'il ne prouve.
- (7) Dans cette optique, notre travail ira bien sûr plus loin que les quelques sujets auxquels fait allusion le Professeur Homet. Ceux-ci constituent le matériel d'une partie seulement de nos rubriques. Les autres vous sont présentées ailleurs dans ce numéro. (NDLR).

PIECES & CONVICTIONS



LA MECANIQUE INATTENDUE D'ANTICYTHERE

« Il est assez effrayant d'apprendre que peu avant l'effondrement de leur grande civilisation, les anciens Grecs étaient parvenus aussi près de notre temps, non seulement par leur pensée, mais encore par leur technologie scientifique. »

Derek J. de Sofia Price.

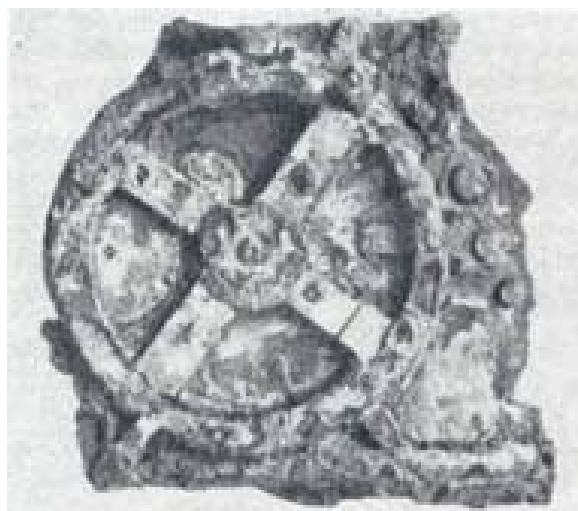
6

La première aventure d'archéologie sous-marine eut lieu aux abords de Pâques 1900. Dans le sud de l'archipel grec, des pêcheurs d'éponges du Dodécanèse furent emportés par la tempête et obligés de jeter l'ancre dans une petite crique. L'île, située entre Cythère et la Crète, s'appelait Antikythera. Les hommes plongèrent à nouveau mais pour découvrir cette fois l'épave d'une galère gisant par 50 mètres de fond. Ils ramenèrent des amphores, des jarres, des débris de statues, en marbre calcifié ou en bronze, corrodés par la mer. Il y avait d'autres objets mineurs encore...

Mais, sans équipement lourd, les hommes durent bientôt abandonner. En septembre 1901, la moisson fut confiée au Musée National archéologique d'Athènes.

Bientôt, quelques pièces imbibées d'eau séchèrent et se fissurèrent. On les mit de côté, croyant que c'étaient des fragments de statues. Huit mois plus tard, une mission archéologique, dirigée par le Professeur Valerio Stais, dressa le premier inventaire.

Travail de routine, sauf pour certaines pièces qui révélèrent l'intérieur d'un mécanisme. Au fond de l'eau, elles étaient maintenues solidaires par les débris d'une structure en bois. Réajuster les morceaux ne fut pas aisé, encore moins que d'imaginer ce qui manquait. Et d'abord fallait-il débarras-



ser les engrenages de leur gangue de calcaire et de corail. Les spécialistes firent ce que les techniques du moment autorisaient, c'est-à-dire pas grand-chose.

Entretemps, on avait daté le naufrage. Les rapports de Miss Gladys Weinberg, réalisés à partir des amphores, poteries et objets mineurs, le situaient à 65 ans avant J.-C. (± 15 ans). Les pièces identifiables provenaient de Rhodes et de Cos. La galère faisait donc probablement route vers Rome, sans escale en Grèce.

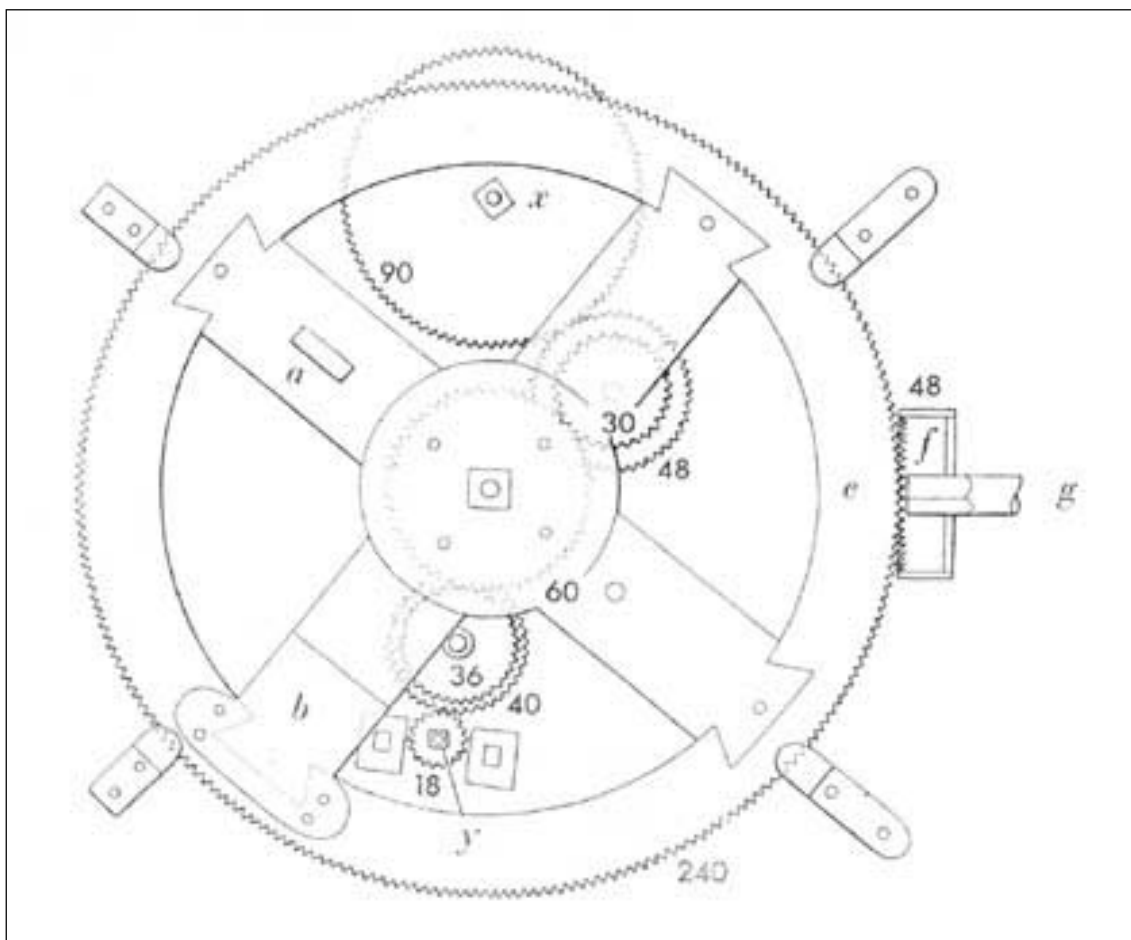
La boîte reconstituée fut cataloguée par le Musée : « astrolabe », une espèce de carte circulaire de navigation, pour des observations simples, basées sur les étoiles.

Et la poussière s'accumula... Jusqu'en 1959, où le Dr. Derek J de Solla Price visita le Musée d'Athènes.

L'astrolabe devient un computer.

Le Dr. Price est de ces personnages que nous aimons beaucoup. Sa carrière montre à quel point il cherche avant tout à se forger une culture d'homme ouvert, tentant de briser les barrières entre les disciplines.

Lauréat de l'Université de Londres, il y avait obtenu un doctorat pour ses recherches en physique



7

*Détails du système à engrenages (les chiffres se réfèrent au nombre de dents à chaque roue).
a. point de fixation du tambour excentré. b. bras de fixation du système. e. roue principale.
f. roue dentée en chaton. g. verrou d'entrée. xy. rivets à travers la plaque.*

expérimentale durant la seconde guerre. Après une bourse de physique-mathématiques à l'Institut d'Etudes Avancées de Princeton, et une autre à l'Université de Singapour, il revient à Londres, désolé de ne pouvoir couvrir tous les aspects de la recherche physique et mathématique. Il se décide alors à faire de la science dans son sens le plus large, à la manière des traditions humanistes, et décroche un nouveau doctorat, à Cambridge cette fois, en histoire de la science. Après avoir étudié l'astronomie des Anciens et l'évolution des instruments scientifiques, il retourne à Washington, pour aider la Smithsonian Institution dans l'élaboration d'un nouveau Musée National d'Histoire et de Technologie.

Après la seconde guerre, on récupérait sur les champs de bataille, tous engins, outils et machines abandonnés. Et le besoin aidant, on avait assez vite mis au point un nouveau procédé de désoxydation : un dérouillage électrolytique per-

mettait — par une électrolyse à l'envers — de remplacer les oxydes par le métal original et d'ainsi reconstituer la pièce en question.

Le Dr Prive fit appliquer ce procédé à l'« astrolabe » du Musée... Et il l'identifia comme étant une horloge astronomique, qu'il n'hésita pas à baptiser « computer ».

L'horloge ainsi reconstituée se présente comme un boîtier de 20 cm de haut, rappelant un peu une machine à écrire portable, et pourvu de trois cadrans métalliques gravés. A l'intérieur, des roues dentées, des axes, des tambours, et des aiguilles mobiles, celles-ci protégées par des étuis de bronze gravés de longues inscriptions.

Certains archéologues avaient longtemps refusé de considérer la pièce comme un objet ancien. Ils croyaient plutôt au vestige d'un naufrage récent, entraîné là par des courants marins. Mêmes

me au cours de la Renaissance, disaient-ils, on utilisait encore le grec ancien comme langue scientifique.

Mais, selon le spécialiste en épigraphie, Benjamin Dean Meritt, les formes des lettres sont bien du premier siècle avant J.-C. : elles ne peuvent être plus anciennes que l'an — 100, ni dater de notre ère non plus. Les mots utilisés et leur sens astronomique sont tous de cette période. Ainsi, l'inscription la plus complète est un fragment de *parapegma* (calendrier astronomique), similaire à celui d'un certain Geminus de Rhodes, qui vécut vers — 75. L'horloge ne pouvait donc être beaucoup plus ancienne au moment où elle fut montée à bord de la galère.

Les astres sur fichier.

Revenons au boîtier. Il est couvert de trois cadrans, deux à l'arrière, et un à l'avant : des débris de bois et des concrétions en rendent parfois la lecture assez ardue.

Le cadran de face est muni de deux échelles l'une fixe, montrant les signes du zodiaque, l'autre, mobile, indique les mois de l'année. Toutes deux sont rigoureusement graduées. Ce cadran s'ajuste exactement sur la roue principale, qui fait tourner une aiguille à l'aide d'un tambour excentré. Son but était donc de renseigner sur les mouvements annuels du soleil dans le zodiaque. De plus, grâce à des lettres-clés sur l'échelle du zodiaque, lettres qui correspondent à d'autres sur l'échelle du calendrier astronomique, il indiquait les déplacements des étoiles les plus brillantes et des constellations dans le ciel.

Les cadrans arrière sont plus complexes : celui

du dessus est gravé de quatre cercles concentriques, celui du dessous en a trois. En outre, à chacun est annexé un petit cadran supplémentaire, un peu comme pour les secondes sur nos montres. Chaque espace entre les cercles est gravé de lettres et de nombres, séparés tous les six degrés par un trait. Pour le cadran inférieur, cela semble indiquer : « lune : autant d'heures, soleil : autant », soit les mouvements des marées liés aux phases principales de la lune, ainsi que les lever et coucher de soleil. Tandis que le cadran supérieur renseigne sur les mouvements apparents des planètes connues des Grecs (Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne).

Enfin, le système à engrenages — une vingtaine au moins de roues dentées ont pu être préservées — était monté sur une plaque de bronze. Sur l'une des faces, on peut reconstituer tous les engrenages, le nombre de dents et leur emboîtement. L'autre face, par contre, est incomplète.

Le principe en est le suivant Le mouvement est actionné par un verrou pénétrant sur le côté du boîtier. Il met en branle une roue dentée, qui elle-même fait bouger la roue principale, opérant sa révolution en un an Cette roue est connectée à deux trains d'engrenages, qui, respectivement, montent et descendent le long de la plaque de bronze. Par des axes transversaux, ils sont solidaires des roues de l'autre côté. Là, l'engrenage traverse un tambour excentré pour aboutir à un système actionnant les aiguilles.

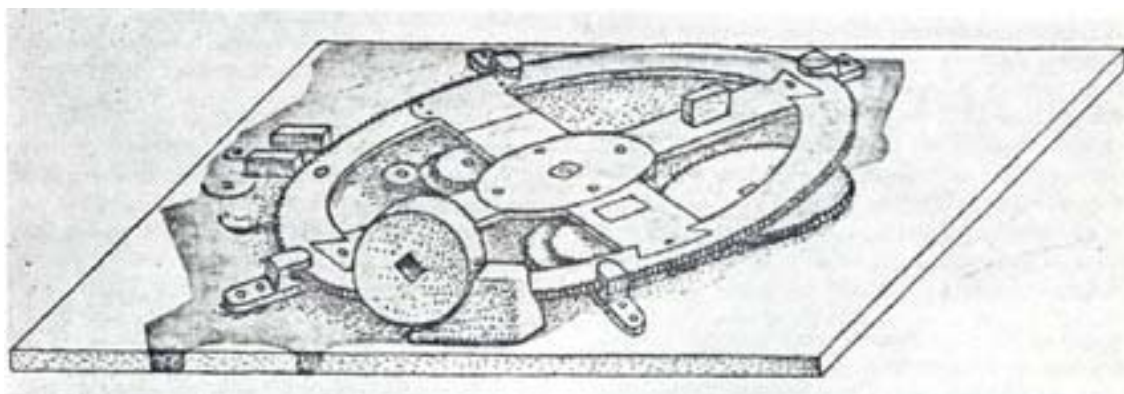
C'est le principe même du mouvement épicyclique ou différentiel : quand on tourne le verrou d'entrée, toutes les aiguilles se meuvent à des

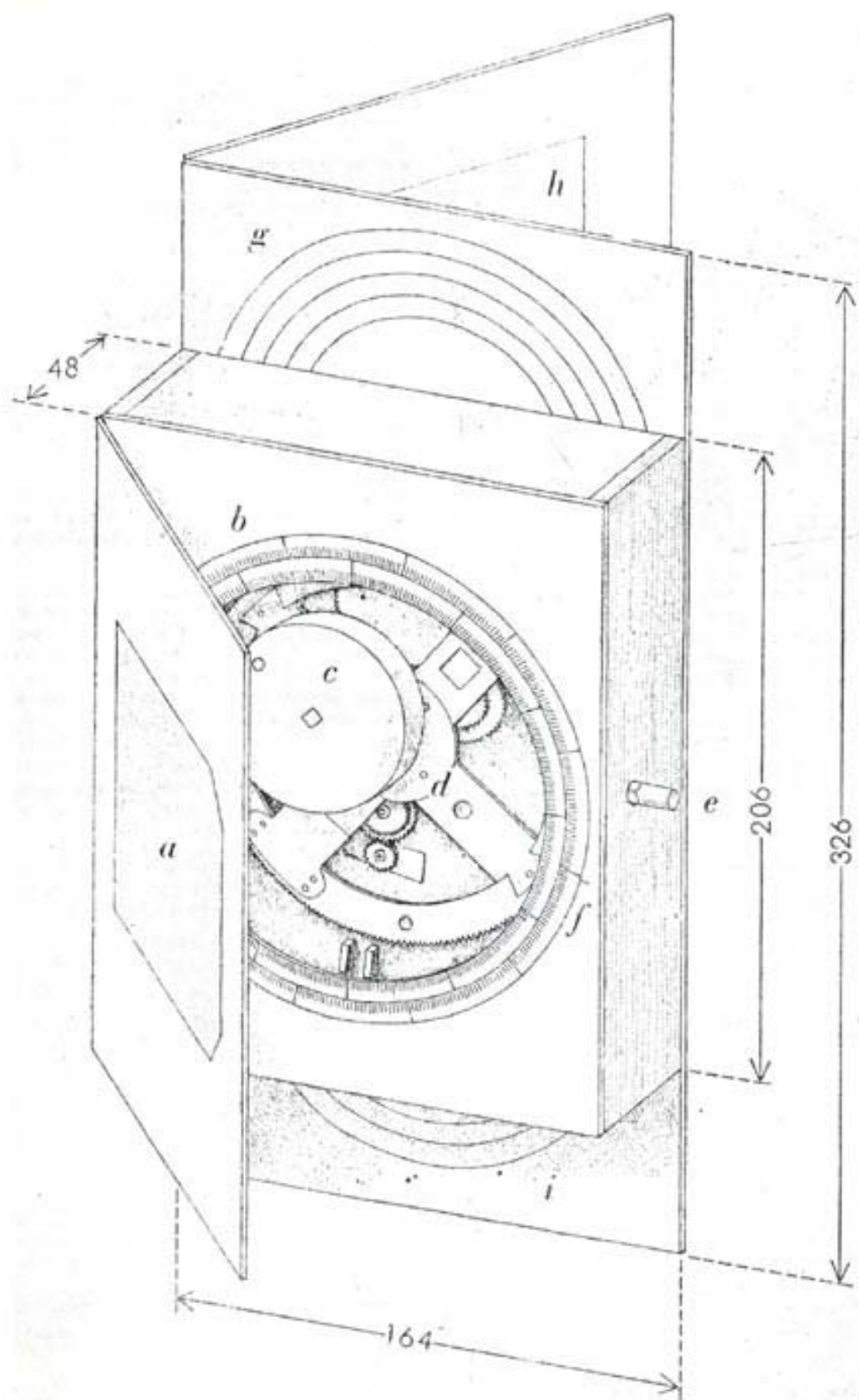
8

Page suivante : reconstitution du mécanisme (les dimensions sont indiquées en mm.)

a. le couvercle gravé d'inscriptions. b. le cadran de face, c. le tambour excentré. d. le système à engrenages. e. le verrou d'entrée. f. un repère de contrôle. g. les quatre cercles concentriques du cadran arrière. h. le couvercle arrière gravé. i. les trois cercles inférieurs du cadran arrière.

Ci-dessous, un des fragments reconstitués : en grisaille, on voit le mécanisme monté sur la plaque de bronze.





vitesse différentes. On peut ainsi traduire en mouvements tangibles les relations cycliques, qui sont à la base de l'astronomie grecque.

On ignore, bien sûr, si l'appareil fonctionnait à la main ou automatiquement. Il aurait pu, par exemple, être tenu en main et actionné par une roue latérale ; ou bien, fixé à une statue, être mis en mouvement par un dispositif hydraulique.

Notons enfin une chose tout à fait remarquable. A savoir que tous les engrenages — de minces lames de bronze d'à peine 2 mm d'épaisseur — sont composés de roues ayant exactement les mêmes dimensions et les mêmes angles à 60°. Autrement dit, elles étaient standardisées et interchangeables.

Enfin, le cadran permet d'en estimer la date de construction. Le calendrier des anciens Egyptiens conduisant à une erreur d'un quart de jour chaque année, l'échelle des mois a donc dû être ajustée d'autant. Or, les deux échelles du cadran sont déphasées de 13,5 degrés. Des tables astronomiques permettent d'en rapporter l'origine à — 80, ou alors, chaque fois 120 ans avant ou après (30 jours divisés par un quart) : — 200 est trop ancien, + 40 trop récent. Donc, si l'échelle graduée n'a pas été déplacée, l'horloge date de — 80.

10 Une faille dans l'histoire grecque.

Ces cadrans sont les seuls spécimens d'instruments gradués que nous ait laissés l'Antiquité : on n'a jamais mis à jour un dispositif semblable, ou approchant. Or, il est évident qu'il n'a pu être le premier ni le dernier de son espèce. Et pourtant, il est totalement différent des objets manufacturés de la Grèce antique. Les Anciens avaient des cadrans solaires ou des clepsydres. Certes, ils n'ignoraient pas le principe de l'engrenage, mais ne l'utilisaient que pour des applications simples : ainsi, leurs chars étaient équipés d'espèces de taximètres formés de couples de roues dentées. Depuis Aristote, on avait appris à actionner des aiguilles à l'aide de poids, mais sans pouvoir en régulariser le mouvement.

Mais admettre que les anciens Grecs étaient des techniciens avancés est contraire à leur mentalité abstraite de philosophes, et à leur mépris du travail manuel et des machines. Les instruments qu'on leur connaît par les textes sont très ingénieux au point de vue mathématique, mais mécaniquement plutôt rudimentaires.

Le mécanisme d'Anticythère est plutôt, selon le Dr. Price, une horloge mécanique ou un ordinateur analogique, en ce sens qu'il met en œuvre des mouvements simples pour éviter des calculs fastidieux. Il ressemble encore plus aux horloges astronomiques de la Renaissance. Il y aurait donc un fil ininterrompu reliant l'horloge d'Anticythère à

celles du Moyen-Age que nous ont apportées les Arabes après avoir relu les textes grecs. Dans ce cas, l'horloge d'Anticythère ferait partie d'un courant important dans la civilisation hellénistique, mais que l'Histoire aurait contribué à nous cacher.

Où alors, elle provient d'une technologie aujourd'hui perdue, mais qui valait la nôtre dans le domaine de la fabrication d'instruments. Revenons pour cela aux inscriptions gravées sur les parois du boîtier. Le soleil y est souvent mentionné, des termes font allusion à la position des planètes, l'écliptique, calculée par Eratosthène en — 250 est mentionnée. Une des lignes cite 76 et 19 années, allusion au cycle calippique de 76 ans, qui vaut quatre fois le cycle métonique de 19 ans, ou 235 mois lunaires, et enfin le chiffre 233 se réfère au cycle des mois lunaires pour le calcul des éclipses.

En fait, ce genre de théorie arithmétique basée sur les mois sidéraux et synodiques est le thème central de l'astronomie babylonienne des Séleucides, transmise aux Grecs durant les derniers siècles avant J.-C. Il est tout à fait différent de la théorie géométrique des cycles et épicycles essentiellement grecque. Ce n'est que Claude Ptolémée qui, au II^e siècle, unifia les deux théories.

L'horloge d'Anticythère serait alors la contrepartie arithmétique des modèles solaires géométriques plus familiers, connus de Platon et d'Archimède et qui ont mené au planétarium.

Anticythère : un planétarium miniature ? Peut-être... Mais la notion de rotation de la terre sous un voûte céleste fixe était loin d'être admise...

On comprend dès lors que le Dr. Derek Price se soit exclamé : « Trouver une chose comme celle-là équivaut à découvrir un avion à réaction dans le tombeau de Tout-Ankh-Amon ! »

IVAN VERHEYDEN.

Bibliographie.

Scientific American, juin 1959.

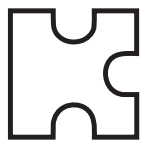
Science et Vie, octobre 1959.

Natural History, mars 1962.

Et le livre du Dr. Derek de Sella Price, « Science since Babylon » (épuisé).

Pour être objectif, ajoutons que les divers livres de compilation connus du lecteur n'apportent aucun élément neuf sur le sujet. Sauf peut-être Jacques Bergier, chez qui nous avons trouvé la méthode utilisée pour désoxyder la mécanique d'Anticythère.

LE PASSE PRESENT



LA FOURBERIE DE CAJAMARCA

La conquête du Pérou peut se résumer en quelques mots : au nom de la couronne d'Espagne et au nom de la Foi, une bande d'aventuriers sanguinaires et assoiffés d'or a lâchement assassiné une culture. Mais le roi d'Espagne et la religion ne furent en l'occurrence que deux prétextes destinés à magnifier une entreprise de piraterie pure et simple.

Aujourd'hui encore, la Conquista est auréolée d'une gloire qu'elle n'a pas méritée un seul instant. L'aventure qui nous occupe se passe au XVI^e siècle, mais il faut savoir que dans l'Europe du XV^e, quatre monarques rêvaient déjà de reconstituer l'empire d'Occident : Louis XI de France, Henri VII (puis Henri VIII) d'Angleterre, Maximilien d'Autriche et Ferdinand d'Aragon. Pour réaliser ce projet grandiose, d'énormes finances étaient nécessaires. L'obsession de l'or en résulta et l'Espagne, plus entreprenante, lança sur l'océan ses caravelles colonisatrices. Bientôt, grâce à Balboa, la petite colonie du Darien (Panama) devint une nouvelle Espagne et toute la racaille en quête de rapines s'y concentra.

Francesca Pizarro était du nombre : né en 1471, cousin de Cortez (le conquérant du Mexique), bâtard analphabète, ancien porcher puis soudard de Balboa. Pizarre rencontra à Panama Diego de Almagro, autre brute illettrée dont la seule vertu était le courage, et Fernando de Luque, surnommé Luque-loco (Luque-le-fou), vicaire déraciné et fortuné.

La volonté tenace de Pizarre, le courage d'Almagro et l'argent de Luque furent les moteurs du crime abominable qui tenta d'effacer de la mémoire des hommes le souvenir de la brillante civilisation des Queshuas, elle-même héritée du glorieux empire chimu de Chan-Chan.

C'est aux environs de 1200 de notre ère en effet que Manco Capac, 92^e empereur qeshua et premier Inca, démembra l'empire chimu à la tête d'une tribu qeshua insoumise descendue du lac Titicaca.

Pizarre fit trois tentatives pour dénicher cet Eldorado où, disait-on, l'or pavait les rues et recouvrait les murs des maisons. A deux reprises, les barbares venus d'Espagne se heurtèrent aux Indiens et à la nature. A Panama, on se gaussait déjà de Francesco et de ses comparses. Mais Pizarre persévéra et endura les pires souffrances pour parvenir au but. Un jour, enfin, il ramena à Panama des objets d'or et des renseignements tout aussi précieux, extorqués par la torture à de malheureux prisonniers.

Et nous voici le 26 juillet 1529. Pizarro traverse l'Atlantique pour rencontrer Charles-Quint, qui a réuni sous sa couronne l'Autriche et l'Espagne, et le convainc de donner le feu vert à l'expédition définitive.

Charles-Quint anoblit le ramassis de truands qui donnera à l'Espagne de nouvelles colonies, et en janvier 1530, une forte troupe quitte Panama : trois navires, cent quatre-vingt-trois hommes dont un Dominicain, Vicente de Valverde, et vingt-sept chevaux. Le débarquement a lieu dans la baie de San Mateo, à 100 km au sud de Tumbes. Fernando de Soto, le seul conquérant du Pérou qui laissera à l'histoire un souvenir sympathique, y rejoint la petite armée avec deux cents hommes et deux navires.

Pizarro arrive à point nommé, car l'empire péruvien qu'il s'apprête à dévaster est déjà déchiré par la guerre civile. Deux frères en effet, Huascar et Atahualpa, se disputent âprement le trône de leur père, l'Inca défunt Huayna Capac.

A l'heure où les Espagnols débarquent, Atahualpa est vainqueur et campe à Cajamarca, capitale religieuse, où il jeûne et prie en vue des lourdes fonctions qu'il s'apprête à assumer. Son frère Huascar est emprisonné à Cuzco, capitale politique de l'empire.

A ce stade du récit, une parenthèse s'impose. Pizarre au Pérou, et antérieurement son cousin Cortez au Mexique, bénéficièrent, au début de

leur conquête, de la curieuse légende du dieu blanc précolombien : *Kukulkan* chez les anciens Mayas, *Quetzalcoatl* chez les Aztèques, *Viracocha* chez les Queshuas, semblent bien être, sinon un seul et même personnage, du moins une seule et même légende remontant à un passé fabuleux et mythique au cours duquel un dieu *blanc et barbu* dispensa la science et la culture, avant de s'en aller avec des promesses de retour. Par un curieux hasard, Cortez débarqua au Mexique le jour exact prévu par la légende pour le retour du dieu : le jour neuf-vent de l'année un-roseau. Ceci impressionna fort Montézuma, qui livra son empire aux envahisseurs avec une résignation déconcertante. De même Atahualpa sembla croire un instant au retour de Viracocha lorsque ses émissaires lui annoncèrent l'arrivée des blancs barbus et casqués. S'agissait-il du dieu courroucé qui venait reprendre possession de son empire ?

Vaguement inquiet, Atahualpa met Pizarre à l'épreuve. Au lieu de l'accueillir à Cuzco, il l'invite à Cajamarca, ce qui oblige les conquistadores à franchir la Cordillère des Andes au milieu d'énormes difficultés : sentiers escarpés, rochers, pentes abruptes, forêts inextricables, ponts suspendus à passer avec chevaux armes et bagages ! Telles furent les embûches que la nature du paysage conquis réserva aux Espagnols. Qu'à cela ne tienne ! Avec un courage et une ténacité qu'il faut malgré tout saluer au passage, la petite troupe vient à bout de tous les obstacles et atteint le versant est de la Cordillère des Andes. Là, devant les yeux éblouis des conquérants, s'étalent la splendide vallée, la ville et le camp de Cajamarca.

Les exploits des intrus n'ont pas manqué de résonner aux oreilles d'Atahualpa. De partout, les rapports affluent, et l'invincibilité de la minuscule armée étonne l'Inca. S'agit-il réellement d'un pouvoir surnaturel ? Ou bien les Espagnols détiennent-ils un secret qui leur permet de telles prouesses ? On s'interroge dans le camp de l'Empereur. On est prudent aussi : on attend sans manifester d'hostilité. Advienne que pourra. Pizarre entretemps, découvre Cajamarca : une rivière limpide arrose de splendides jardins, les maisons sont blanches et belles ; çà et là, des fortins cubiques occupent les points stratégiques. Mais tout est vide. La population a fui, redoutant les étrangers.

Nous sommes le 15 novembre 1532. Il pleut à verse. Les chevaux et les hommes sont fourbus et sales. Malgré tout, la cavalerie espagnole garde son sens du panache : elle défile fièrement, bannières déployées, traînant ses canons. Bientôt, les premiers cavaliers atteignent le camp de l'Inca : nouvelle stupeur ! On s'attendait à rencontrer des sauvages. Tout, au contraire,

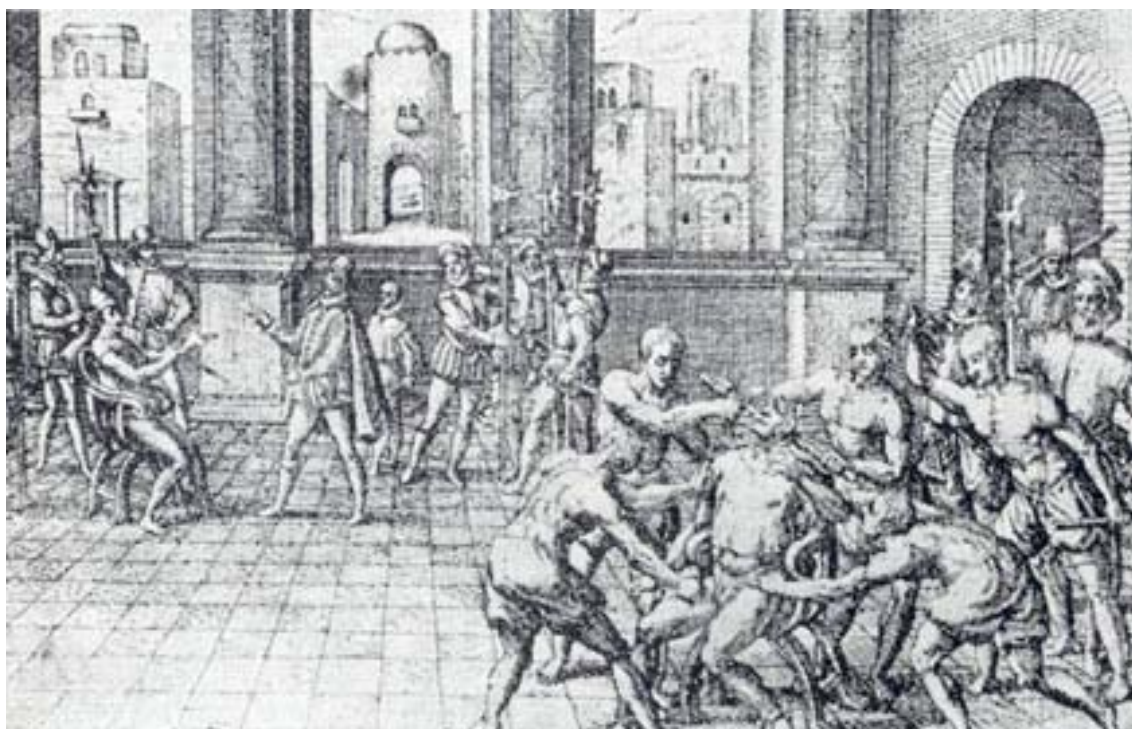
respire l'ordre et la discipline. Devant les tentes bien alignées, des guerriers moqueurs ont planté leur lance. Ils dévisagent les conquistadores en riant. Comment donc ! Sont-ce là les invincibles que chacun craint à la ronde ? La fière armée du Fils du Soleil pourrait-elle perdre une seule bataille contre ce minable contingent ? Seuls les chevaux, inconnus des Queshuas, leur inspirent quelque inquiétude : font-ils corps avec ces hommes ? Et sinon, comment les jeter à bas ? Les Espagnols, eux, sont de moins en moins rassurés. L'atmosphère est étouffante. Chacun a la pénible impression de se jeter dans la gueule du loup. Un seul geste de l'Inca suffirait pour submerger la petite armée sous un flot de guerriers résolus. Mais on avance malgré tout, vers la maison de l'Inca, qui est le but de la journée.

Et voici la demeure royale : simple d'aspect, elle est entourée de cours et de jardins. Groupés autour d'une grande piscine, dans laquelle le savant dosage de deux sources produit à volonté l'eau chaude ou l'eau froide, des nobles et des dames attendent, drapés dans des vêtements aux couleurs vives.

A l'écart, impassible, assis sur un tabouret bas, Atahualpa dévisage ses visiteurs avec une attention soutenue. Son vêtement est simple. Une frange écarlate lui ceint le front jusqu'aux sourcils et le force à incliner légèrement la tête pour voir. Cela lui donne un aspect majestueux et inquiétant à la fois. Cette frange — nommée *borla* — est le symbole du pouvoir. Le nouvel Inca l'a arrachée récemment à son frère Huascar.

Les conquérants s'arrêtent. Le silence se fait, écrasant, presque palpable. De temps à autre, un cheval piaffe, énervé. Pizarro fait face. Un Espagnol le présente : délégué du roi d'au-delà des mers, représentant de la vraie Foi, il invite le puissant Inca à dîner. Atahualpa acquiesce : il viendra demain. Il indique des bâtiments aux étrangers : là, ils prendront leurs quartiers. Les nerfs sont tendus à se rompre. Seul, l'Inca paraît très calme. Fernando de Soto veut faire diversion. Avec une soudaineté qui surprend tout le monde, il éperonne sa monture et bondit avec elle, exécutant devant l'assistance médusée un splendide numéro de cavalerie. Avec brio, il maîtrise sa bête et stoppe sur place, à quelques centimètres de l'Inca qui reçoit sans sourciller quelques gouttes d'écume sur son vêtement. Atahualpa n'a pas bougé d'un pouce. Mais certains de ses gardes ont esquissé un mouvement de fuite : ils seront mis à mort le soir même pour avoir montré de la lâcheté devant les étrangers.

Après cet intermède déroutant, des femmes s'avancent et servent aux Espagnols de la chicha (sorte d'alcool de grain) dans des vases d'or. Puis on se sépare pour la nuit.



Le soir tombe sur le camp. Pizarro réfléchit : la loyauté de l'Inca le déconcerte. Il l'attribue au fait que les indigènes voient en lui-même un descendant possible du légendaire Viracocha.

Cette bienveillance ne peut pas durer. Dès qu'Atahualpa connaîtra les vraies raisons de la présence des conquistadores, la soif d'or, c'en sera fait de leur sécurité. Il faut agir, et vite. Pizarro décide de s'emparer de la personne de l'Inca, comme le fit jadis Cortez en emprisonnant l'Aztèque Montezuma. Il rassemble ses troupes, les sermonne. Le dominicain Valverde confesse les hommes et leur distribue la communion. Puis il les absout d'avance pour la forfaiture du lendemain.

Le piège est soigneusement mis au point. Un canon donnera le signal de la trahison. De son côté, Atahualpa se méfie. Toute cette agitation ne lui dit rien qui vaille. Il charge le général Ruminahui de disposer cinq mille hommes aux alentours de la ville, pour en bloquer les voies d'accès. Il commet néanmoins une erreur qui lui sera fatale : seule une faible escorte d'hommes armés l'accompagnera au rendez-vous fixé par Pizarro-le-fourbe. Et le matin du 16 novembre 1532 sera le dernier matin de l'Empire.

Il fait beau. La place centrale de Cajamarca est vide. Les édifices qui la bordent sont pleins de soldats espagnols énervés par l'attente. Les larges portes cachent les cavaliers qui pincinent les

naseaux de leurs chevaux pour éviter tout hennissement indiscret. Soudain, des chants rauques s'élèvent. Chacun retient son souffle ! C'est le cortège de l'Inca. En premier lieu viennent les serviteurs : ils balaient la route de l'empereur. Ensuite les esclaves, qui portent des vases d'or et des marteaux d'argent. Puis, dans l'ordre, les gardes, en uniformes à damiers, et les officiers, vêtus de bleu. Enfin, le palanquin de l'Inca, décoré de plaques d'or et de plumes de perroquet. Les porteurs sont de hauts dignitaires de l'empire.

L'Inca est assis sur un trône d'or massif. Son visage ne trahit aucune émotion. Sur ses cheveux courts, une couronne de plumes blanches et noires. La borla ceint son front. Sur son vêtement somptueux, on aperçoit un collier d'émeraudes et un pectoral en or massif. La place est bientôt noire d'Indiens, mais aucun Espagnol ne se montre. C'est alors que s'avance Valverde. La bible dans une main, le crucifix dans l'autre, il se présente devant l'Inca et entame un discours : l'Inca est invité à se soumettre à Charles-Quint en qualité de vassal et à accepter la foi catholique, sans quoi il sera fait usage de la force pour le persuader !

L'Inca est indigné par tant d'insolence : comment ces étrangers, hôtes de l'empire, se permettent-ils de donner des ordres au Fils du Soleil ? Viracocha est le dieu suprême, et Atahualpa ne dépend de personne. Irrité, l'Inca lance la bible sur

le sol et demande réparation immédiate des offenses. Valverde lève les bras au ciel : Sacrilège ! Pizarre, au secours ! D'avance, recevez l'absolution ! Emparez-vous sans tarder de ce suppôt de Satan !

A cet instant, Pizarre dénoue son écharpe blanche, Pedro de Candia fait tonner le canon et de toutes les poitrines espagnoles s'élève un cri : « Santiago ! Santiago ! » Les cavaliers foncent sur la foule. Dans un vacarme assourdissant, on massacre, on piétine à qui mieux-mieux. La fumée des canons ajoute à la confusion. Pied à pied, la garde impériale résiste mais ploie finalement devant l'assaut, qui est d'une sauvagerie inouïe.

Le palanquin de l'Inca est renversé, un soldat lui arrache la borla et s'apprête à tuer Atahualpa. De justesse, Pizarre s'interpose, et saisissant l'Inca aux cheveux, le soustrait à la mêlée. Cet événement met les indiens en fuite. L'empereur pris, toute résistance est devenue inutile. Presque instantanément, la place se vide. A l'extérieur de la ville, le général Ruminagui a retiré son armée dans les Andes, puis vers Quito, à 600 km de là.

Pour les Espagnols vainqueurs, l'heure du pillage a sonné. La soldatesque envahit les rues de Cajamarca, tuant, volant sans pitié. Ce soir, on dîna parmi les cadavres. Le Pérou se met à l'heure de Pizarre...

14

Il serait vain de poursuivre et de raconter. épisode par épisode, ce que fut la suite de cette conquête. Sachons que peu de temps après sa capture, l'Inca, qui avait pourtant offert à ses ravisseurs soixante-dix mètres cube d'or en guise de rançon, fut exécuté en place publique, après un jugement sommaire entaché de faux témoignages. L'accusation mentionnait : fratricide (Huascar avait été tué mystérieusement dans sa cellule de Cuzco), détournement de richesses, idolâtrie, polygamie et complot contre les envahisseurs. Atahualpa fut étranglé après avoir reçu le baptême, le 29 août 1533. Le pauvre souverain confia même la garde de ses enfants à Pizarre, et celui-ci poussa l'hypocrisie jusqu'à prendre le deuil !

Après Cajamarca, l'on conquiert Cuzco sans trop de difficultés, car l'assassinat de l'Inca signifiait pour le peuple la mort morale, religieuse et politique de l'empire tout entier. La licence et l'anarchie qui s'installèrent ont grandement facilité la tâche des Espagnols, qui ne rencontrèrent que rarement de la résistance armée.

Pizarre nomma un Inca d'opérette pour plaire à la population : Il choisit Manco, frère de Huascar, et le couronna à Cuzco. Après un nouveau massacre de foule, les conquérants s'installèrent dans la ville et, comme partout ailleurs, tentèrent de

l'hispaniser, en bâtissant sur les ruines de leurs crimes, et transformant en lingots des trésors d'art et de civilisation.

Mais Cuzco n'était déjà plus pour Manco qu'une prison, et il s'enfuit vers la « ville de la fidélité », Vitcos, au fond de la Cordillère. Il y organisa la résistance contre les envahisseurs. Le siège de Cuzco, en 1536, dura cinq mois. Les pertes des Espagnols furent considérables, mais ils tinrent bon, et le jeune Inca se retira à nouveau dans Vitcos. Durant des années, les conquistadores fouillèrent les montagnes à la recherche de ce refuge sacré. Ils ne le trouvèrent jamais, ni eux ni les générations d'immigrants qui affluèrent par la suite. Et Vitcos resta près de quatre siècles enfouie dans la forêt vierge... Cette ville, on l'appelle aujourd'hui Machu-Picchu.

Pizarro avait fondé une nouvelle capitale, Lima.

Il y mourut le 26 juin 1541, assassiné par le fils de son ancien associé Almagro. Car ce qui devait arriver arriva : lorsque les conquérants eurent asservi l'ensemble du Pérou, lorsqu'ils ne trouvèrent plus rien à piller, plus personne à assassiner, ils se dévorèrent entre eux. Homo homini lupus...

C'est ainsi qu'on annihile une culture, et qu'on brouille les cartes des archéologues futurs. Tout ce que les conquistadores ne purent hispaniser ni christianiser, ils le détruisirent. Il ne reste pratiquement plus rien qui puisse témoigner de la brillante civilisation queshua. Même les textes des chroniqueurs sont souvent suspects. La plupart d'entre eux étant issus de liaisons mixtes espagnol-queshua, tel Garcilaso de La Vega, ils tentèrent de ménager la chèvre et le chou, exagérant les mérites des uns et glorifiant les autres, pour ne vexer personne. Et c'est ainsi qu'on a attribué aux Incas tous les vestiges archéologiques de ces régions : Tiahuanaco, Ollantaytambo, Nazca, Machu-Picchu... et Cuzco, reléguant au rang de nomades primitifs leurs illustres prédécesseurs. Nous verrons, dans l'avenir, ce que ces affirmations peuvent avoir d'approximatif.

Comment retrouver la trace de cette antique civilisation de sages et de bâtisseurs, dont Viracocha fut le légendaire initiateur ? Les soudards de la Conquista sont responsables de notre actuelle perplexité. Et pourtant... de nombreux éléments existent, qui permettront, un jour, de reconstituer le puzzle, et de le raccrocher à celui des peuples voisins, chronologiquement parfois, géographiquement et culturellement en tout cas. les Aztèques et les Mayas. Mais ceci est une autre histoire...

JACQUES VICTOOR.

Petit mémento des civilisations précolombiennes d'Amérique du Sud

Si l'on prend le livre de tel ou tel archéologue de renom, et qu'on recherche les éléments de chronologie attribués aux civilisations pré-incaïques, il semble n'y avoir aucun problème. Mais dès qu'on veut le comparer à d'autres auteurs, on voit les marges s'étendre, les limites devenir de plus en plus fluctuantes. Le lecteur pourra le vérifier en se référant à la bibliographie. Aussi, considérant qu'il faut respecter l'avis de chacun, nous avons cherché à dresser les points de repère, entre lesquels on peut situer, avec certitude, chacune des civilisations pré-incas. Des subdivisions s'avèrent à ce moment être arbitraires, et un certain nombre doivent être supprimées. Nous simplifions donc à l'extrême, en donnant quelques chiffres ronds.

- Vers 8000 avant J.-C. : on note la présence de chasseurs et de collecteurs, vivant en petits groupes dans les vallées des Andes, sur les hauts-plateaux et sur les rives du Pacifique.
- Vers 3000 avant J.-C. : la côte du Pérou est occupée par des populations vivant de la pêche, pratiquant une agriculture rudimentaire et logeant dans des hameaux à maisons souterraines.
- Vers 1200 avant J.-C. : apparition de la céramique.
- Vers 800 avant J.-C. : apparition du maïs. Cette céréale, importée probablement du nord, est une pierre blanche dans l'histoire des civilisations de l'ancien Pérou. Politiquement, les populations s'organisent en petits états indépendants, à caractère théocratique. A cette époque, naît un nouveau style architectural, qui va s'imposer dans le centre et le nord du Pérou. Jusqu'aux abords de notre ère, le site le plus représentatif sera la ville de CHAVIN, qui peut avoir été la capitale d'un de ces petits états, ou alors un centre de pèlerinage (la ville est d'ailleurs célèbre pour les ruines monumentales de son sanctuaire). Quelle qu'ait pu être l'origine de Chavin, on peut dire que cette ville est le cœur de la première grande civilisation du Pérou. L'architecture fait usage de la pierre taillée, la sculpture produit

quelques chefs-d'œuvre du bas-relief, le tissage et la céramique progressent, les métallurgistes se consacrent au travail de l'or.

- Vers le début de notre ère commence la période dite « classique », où l'on voit s'épanouir de nombreuses civilisations locales, au nord, dans les vallées de Moche, Chicama et Vira, et au sud, dans la région de Nazca. Une des caractéristiques de la civilisation mochica est l'utilisation rationnelle de l'eau, par la mise au point d'un système d'irrigation très élaboré. C'est à cette même époque que se situe — avec d'énormes



variantes — la période dite « expansionniste », caractérisée par le développement de Tiahuanaco, au sud du lac Titicaca. Si on sait que la ville connue à ce moment-là un essor considérable, pour ce qui est de ses origines, par contre, c'est la bouteille à encre. Les hypothèses et théories sont à ce point contradictoires, et les datations tellement imprécises, que Tiahuanaco mérite que nous lui consacrons un cahier spécial dans l'un de nos prochains numéros. Toujours est-il que Tiahuanaco donnera naissance à de nombreuses civilisations, dont celle des Huari, caractérisée essentiellement par la militarisation de l'Etat et la construction de grands centres urbains, avec Chan-Chan comme plus bel exemple.

Les Chimus, héritiers des Mochicas, vont étendre leur influence sur tout le nord du Pérou. Comme les Mochicas, ils donnent tous leurs soins à l'irrigation. La hiérarchie sociale est très marquée. Enfin — et c'est là un des aspects qui se retrouveront chez les Incas — l'artisanat tend à s'industrialiser, ce qui amène inévitablement une standardisation de la production artistique.

• Vers l'an 1000 après J.-C. : un hiatus de deux cents ans environ. Il y a bien la civilisation archaïque de Chanapata, à la sortie de la ville de Cuzco. Mais les traditions sont muettes à ce sujet. « Une chose demeure certaine, dit Alfred Métraux entre cette civilisation archaïque et celle des Incas, dont les débuts se situent autour de l'an 1200 de notre ère, il y a solution de continuité. Rien ne permet encore de combler ce vide. »

LES DOUZE DYNASTIES INCAS.

MANCO CAPAC (et son épouse Mama Oclo) 1080-1105
SINCHI ROCA 1105-1140
LLOQUE YUPANQUI 1140-1195
MAYTA CAPAC 1195-1230
CAPAC YUPANQUI 1230-1250
INCA ROCA 1250-1315
YAHUAR HUACAC 1315-1347
VIRACOCOA INCA 1347-1400
PACHACUTI 1400-1448
TUPAC YUPANQUI 1448-1485
HUAYNA CAPAC 1485-1529
HUASCAR et ATAHUALPA 1529-1533

KADATH se veut ouvert à toutes les théories. Nous ne pouvons donc passer sous silence une chronologie toute différente, dite « romantique », et qui dérive des travaux d'Arthur Posnansky, le « sauveteur » de Tiahuanaco. Nous l'avons reprise de Jacques Bergier, témoin vigilant de ce genre de confrontations, et la livrons au lecteur telle quelle.

• 50.000 avant J.-C. Sur le plateau de Marcahuasi naît la civilisation masma, la plus ancienne de la terre.

• 30.000 avant J.-C. Fondation de l'empire mégalithique de Tiahuanaco.

• 20.000 avant J.-C. Ecoulement de l'empire de Tiahuanaco et naissance de l'empire Paititi. Développement de l'astronomie.

• 10.000 avant J.-C. à 1000 après J.-C. Cinq grands empires séparés par des catastrophes successives.

• 1200 après J.-C. La chronologie romantique rejoint la chronologie classique avec l'arrivée de l'empereur inca Manco Capac.

Et Jacques Bergier conclut : « Une confrontation entre les archéologues classiques et les archéologues romantiques débouche très vite sur un échange d'injures : j'ai vu des bagarres de ce genre à la société française d'ethnologie. Mais, pour un profane, les arguments sur lesquels sont basées les deux chronologies paraissent aussi bons les uns que les autres. » Il n'appartient pas à nous de trancher. Pour notre part, nous avons préféré reprendre les données du problème à zéro. C'est-à-dire que nous tâcherons de combler les lacunes énumérées ci-dessus, en reprenant par la suite et systématiquement, chacune des grandes civilisations citées : Chavin, Tiahuanaco, Nazca, Chan-Chan, et en ne retenant que les faits indiscutables. Dans ce numéro déjà, le Professeur Marcel Homet fait le point sur les migrations de populations pré-incaïques, dans le cadre des origines de Cuzco.

Pour terminer, il nous reste à parler de la civilisation inca proprement dite. On en situe la naissance vers les années 1200 de notre ère. Elle est donc contemporaine de celle des Chimus. C'est à Paccari-Tambo, à 25 km au sud-est de la vallée de Cuzco que, selon les traditions, ils se seraient établis, sous les ordres de Manco Capac, et malgré l'opposition plus ou moins violente des autochtones. Si la plupart des historiens s'accordent à penser que la dynastie inca compte douze empereurs, il n'en reste pas moins que les six ou sept premiers de ces chefs restent semi-légendaires. Leur règne se passera en incessantes escarmouches avec leurs voisins. Il faudra attendre la seconde moitié du XIV^e siècle pour voir Yahuar Huacac vaincre définitivement les peuples du Cuzco.

C'est par une menace d'invasion des Chancas, leurs voisins du Nord, que va débiter la véritable aventure inca, sous le règne de Viracocha. Le fils de celui-ci, Pachacuti (encore appelé Pachacamac) va, avec une poignée d'hommes, vaincre

les Chancas. Il se fait proclamer empereur, et lance ses armées, d'une part, vers le lac Titicaca, où il soumet la population de Tiahuanaco et, d'autre part, vers le nord, permettant ainsi l'extension de l'empire dans deux directions. Parallèlement à ses conquêtes, Pachacuti est l'instigateur de toute une série de mesures législatives et administratives qui marqueront profondément la structure de l'Etat inca. Quant à son fils, Tupac Yupanqui, il annexera la plus grande partie du territoire actuel de la république d'Equateur.

- 1492 : Christophe Colomb découvre l'Amérique.
- 1513 : Vasco Nunez de Balboa découvre la côte pacifique.
- 1527 : Francesco Pizarro, associé à Diego de Almagro et à Fernando de Luque, débarque pour la première fois en Amérique.
- 1531 : l'empire inca, qui couvre alors le Pérou, l'Equateur et une partie de la Bolivie et du Chili, est en proie à la guerre civile. Huascar et Atahualpa, les deux fils de Huayna Capas, se disputent le pouvoir. Pizarro, qui en est alors à son troisième voyage au Pérou, et qui a déjà eu des contacts avec certains ambassadeurs incas, prend parti pour le vainqueur, Atahualpa, et avec une poignée d'hommes, lui tend une embuscade à Cajamarca.

JACQUES GOSSART.

Bibliographie.

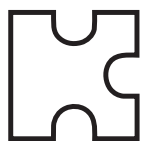
- Les principaux chroniqueurs.
Pedro Pizarro : « Relacion del descubrimiento

y conquista del Peru ». (Madrid 1884).
Garcilaso inca de La Vega y Vargas « Comentarios reales ». (Lisbonne 1609).
Cieza de Leon : Cronica del Peru (Séville 1553).
Fernando Montesinos : « Memorias antiguas del Peru » (Madrid 1882).

• Les auteurs modernes

H.W. Prescott : « Histoire de la conquête du Pérou » (Paris 1863).
Henri Lehmann : « Les civilisations précolombiennes » (Paris 1953).
Louis Baudin : « La vie quotidienne au temps des derniers Incas » (Paris 1959).
Pierre Honoré : « L'énigme du dieu blanc précolombien » (Plon, 1962).
L. et C. Sprague de Camp : « Les énigmes de l'archéologie » (Planète-Denoël, 1965).
Ouvrage collectif : « Les grandes énigmes des civilisations disparues » (François Beauval éd. 1971).

- La plupart de ces livres étant épuisés le lecteur peut trouver en librairie quatre ouvrages remarquablement complets sur le sujet.
Alfred Métraux : « Les Incas » (1^e éd. 1961). Collection Microcosme, Editions du Seuil, Paris.
Bertrand Flornoy : « L'aventure inca » (1^e éd. 1955) Librairie Académique Perrin. Paris.
Marcel Homet : « A la poursuite des dieux solaires » (1^e éd. 1965). Collection « Frontières de l'inconnu », Planète-Denoël, Paris.
Frédéric-André Engel : « Le monde précolombien des Andes » (1^e éd. 1972). Collection Hachette-Littérature, Paris.



LE TRIMILLENAIRE DE CUZCO

Professeur Marcel Homet, depuis 1936 en mission de l'Ecole d'Anthropologie de Paris

Comme nous l'apprennent tous les textes officiels, Cuzco fut la capitale de l'empire dit « incaïque ». Pourtant, des documents existent — ne serait-ce qu'à la Bibliothèque Nationale de Lima —, contredisant formellement cette affirmation par trop simpliste (1). En vérité, même si certaines modifications de lieux, améliorations et innovations furent effectuées par les empereurs incas, les bases en furent uniquement *qeshuas*, établies quelque trois mille ans avant que le premier « Inka » ne s'y installe, et recrée l'Empire du Soleil (2).

18

Car il ne faut pas oublier que, tout au long des 1200 ans avant que le premier Inca ne conquît Cuzco, l'empire chimu de Chan-Chan étendit son influence, religieuse et surtout culturelle, de l'Equateur au Chili et à l'Argentine, exactement dans les limites qui, en l'an 1457, furent attribuées à l'empire incaïque, au début de l'expansion culturelle que celui-ci afficha et que, à son tour, l'histoire a reconnue comme sienne.

Donc, pour se faire une idée de la situation réelle, non seulement de ceux qui détruisirent Chan-Chan pour s'en approprier la culture, mais encore des bases ayant servi à l'Inka pour assurer sa capitale, il nous semble qu'avant tout, il serait utile de rapporter l'histoire *véritable* de Cuzco, dont le territoire et la position stratégique de première importance avaient une valeur considérable.

Sinchi Cosque, le grand constructeur.

A cet effet, il convient de revenir en arrière. Passant rapidement sur les premiers envahisseurs de l'Amérique du Sud (l'époque « canadienne » entre 15.000 et 12.000 avant J.-C.), on arrive aux Caribes et aux Guaranies, venant des Antilles et arrivés dans les Andes, probablement vers — 6000 (3). Un peu plus tard vinrent les Arawaks qui dans les Antilles, prirent le nom de Tainos. Venus de la Floride, eux aussi traversèrent l'Amazonie, et auraient créé (ou développé ?) la

ville de Tiahuanaco (Lumière agonisante) et Cuzco, du moins comme position stratégique. Cette chronologie, où nous n'entrons pour aucune part, montre bien l'imprécision des dates. Il est en effet officiellement admis que Tiahuanaco fut construite, comme l'affirme Georges Vaillant, vers 300 de notre ère. Mais il est tout aussi officiellement admis que la ville fut prise par les Qeshuas (Paille tordue), lors de leur arrivée en — 4000. Seulement, ces deux relations n'ont jamais été mises en rapport par les livres didactiques...

Toujours est-il que, vers — 2000, remontant les rivières Magdalena (en Colombie) et Cauca (au Venezuela), et venant certainement de l'Amérique Centrale, arrivèrent les fameux Collas ou Aymaras, occupants actuels de la Bolivie, tandis que les Qeshuas vivaient et vivent encore au

-
- (1) Il nous paraît essentiel d'insister *tout* le présent chapitre se retrouve dans des documents officiels, publiés par bribes à droite et à gauche, mais à notre connaissance, jamais reliés pour en faire un ensemble cohérent qui doit permettre d'établir une théorie logique, s'appuyant sur des faits concrets et indiscutables.
 - (2) Il ne faut pas oublier une chose pratiquement inconnue du public, même cultivé : le mot « inca », qui a servi de base aux chroniqueurs pour dénommer l'empire dit « incaïque », n'a rien à voir avec un peuple ou une civilisation sinon, comme l'était le « Roi Soleil » avec le peuple français. Car « Inka » signifie simplement en langage qeshua : « Fils du Dieu solaire ».
 - (3) C'est toujours la même chose en archéologie préhistorique : à 500 ou même 1000 ans près, dans de nombreux cas, on ne peut fixer de date précise.

Pérou. Et c'est là que nous en venons directement à Cuzco. On sait que les Queshuas étaient les « Fils du Soleil », ce qui, dans la langue de ce peuple, se dit « Inka ». Ce fut entre 1540 et 1500, (toujours avant notre ère), que, sous la direction de leur empereur Sinchi Cosque, « le grand Constructeur », ils élevèrent leur capitale, à qui le prince donna son nom. La dynastie de Cosque s'éteignit vers 1070, après avoir, vers 1200, soumis les Chimus, qui se seraient fondus avec eux. En 800, les Aymaras auraient attaqué les Queshuas, dont le trentième empereur, Lluqui Yupanqui, aurait été tué lors d'une grande bataille vers 780. Et, entre 400 et 100, les villes de Chavin, Paracas et Tiahuanaco auraient été de superbes centres de civilisation andine.

A peu près à la même époque, les Queshuas-Chimus, successeurs (par les Chimus) des Mochicas arrivés entre 1200 et 600, attaquèrent la ville de Tucuman en Argentine, dont ils s'emparèrent sous la direction de leur chef, l'empereur Huilcanota. Puis ils infléchirent leur course vers le Chili où, dans une baie, fut créé le centre de Chan-Chan, seconde ville du monde vouée au Dieu solaire, et à l'un de ses représentants, le serpent-dragon volant. Et c'est probablement à cette époque que le 76^e empereur qeshua, Huayna-Topa (Jeune fougueux), se rendit à Cuzco en partie ruinée dans le but de la reconstruire et d'en faire sa propre capitale, indépendante de Chan-Chan. Il échoua dans sa tentative. Et il semble qu'avec un très petit contingent de ses forces, il se soit dirigé vers le lac Titicaca. Depuis, nul n'entendit jamais plus parler de lui. Et les Chimus de Chan-Chan dominèrent...

Cuzco et l'empire dit « incaïque ».

De cet empire, d'abord qeshua-chimu, puis transformé en empire chimu, était restée sur les rives du lac Titicaca, une petite tribu qeshua de 4000 guerriers. Vers 1200 après J.-C., son chef Manco Capac décida de se délivrer du joug de Chan-Chan. Et lorsque leur prince eut un fils, nommé Sinchi-Roca (Force enveloppante), sa mère Mama Sipuk (Mère ridée) eut une idée géniale : elle attendit que son enfant ait quatre ans et le cacha dans une grotte. Puis elle conta que Sinchi Roca était allé rejoindre son père le Dieu solaire, ensuite, elle avertit son peuple que l'enfant, couvert de pierreries et de riches étoffes, serait retrouvé dans une caverne. Grâce à des signes connus d'eux seuls (?), les sacerdotes qeshuas trouvèrent l'enfant endormi sur le sol. Aux cris du peuple, il se réveilla et déclara : « Allons au peuple et je vous révélerai la volonté de mon père le Dieu solaire, que je viens de visiter et qui m'a chargé de restaurer l'antique pouvoir qeshua usurpé par les Chimus de Chan-Chan. » Alors, enfiévrée, la multitude l'accueillit aux cris mille fois répétés de « Inka ! Inka ! », autrement dit en langue qeshua : « Divinité

terrestre, fils du Dieu solaire ». Et toute la tribu marcha sur Cuzco (4).

Donc, vers 1360 — après J.-C., rappelons-le —, le nouveau royaume, dont les guerriers étaient intelligents et braves, commença de grignoter les royaumes de Chinchu, Chuquimancu et de Guisamanen au sud du royaume chimu de Chan-Chan, tous territoires politiquement indépendants, mais culturellement liés à cette ville. Au fur et à mesure de leur avance, les troupes de l'Inka, qui se renforçaient grâce aux éléments qeshuas du royaume chimu, s'approprièrent tous les éléments culturels rencontrés. Et en 1457, l'empereur inca Tupac Yupanqui s'empara de la capitale chimu pour, tout aussitôt, envoyer à Cuzco, en des écoles préparées à l'avance, la totalité des ingénieurs, chefs artisans, architectes, artistes, etc., qui prodiguèrent leur enseignement au peuple qeshua, sous la domination de l'Inka.

C'est donc, — admis officiellement cette fois, sinon communiqué dans les livres didactiques, musées et dictionnaires — en 1457, que les empereurs incas s'engagèrent à fond, avec ingéniosité et constance d'ailleurs, dans la copie de la civilisation chimu. Et les chroniqueurs de la Conquista espagnole, éblouis par la magnificence artistique et culturelle qui s'imposait à leurs yeux, la nommeront incaïque. Dans toutes les langues, des milliers d'écrivains s'étant copiés et recopiés les uns les autres, l'empire chimu de Chan-Chan disparut totalement de l'Histoire. Or, cette culture dite « incaïque », initiée en 1457, disparut en 1535 lors de la prise de Cuzco par Pizarre... Elle avait donc duré, en tout et pour tout : *soixante-dix-huit ans !*

Ensemble de notions à faire hurler bon nombre — sinon tous — d'américanistes chevronnés. Et pourtant, c'est vrai : l'empire des Incas, faussement dénommé « incaïque », n'avait pas plus le droit de porter ce nom que ne l'aurait eu la France de se nommer « la Louis XIV »... Mais que faire contre une tradition vieille de près de cinq siècles ?

Je ne voudrais pas que, dans cette modeste présentation d'une partie de l'histoire ancienne de l'Amérique du Sud, l'on imagine que je sois systématiquement contre toute science officielle, sentiment qui serait à la fois faux et ridicule. Toutefois, plus peut-être que tout autre, par les quarante années de lutte que j'ai entreprise contre les « négations a priori », je sais combien

(4) Il est naturellement étrange — et cela confirme les paroles de Saint Augustin — de rencontrer sans cesse au cours de la civilisation solaire (comme chez les Mayas avec Hunach-Pu), les mêmes faits qui caractérisent le début de la religion chrétienne

il est difficile de se rétracter pour des hommes ayant honnêtement bâti leur œuvre sur des bases qu'ils croyaient exactes. Aussi bien, je tiens à souligner ici quelques noms de savants, célèbres ou non, qui ont eu le courage de se battre, *en apportant des preuves*, contre cette tradition erronée : les Allemands Max Uhle, Hermann Leicht, Heine-Geldern, l'Américain Kostock, le Français Déchelette, etc. Le Professeur Hermann Trimborn, directeur des Etudes Américaines de l'Université de Bonn et Président du Congrès des Américanistes de Stuttgart-Munich en 1968, m'écrivit : « Au sujet de vos recherches sur la civilisation de Chan-Chan, j'estime qu'elles sont fort intéressantes et que vous devez les publier... »

Où l'on retrouve le dragon volant.

Peut-être se demandera-t-on pourquoi j'insiste sur l'aspect douteux de cette tradition ? Tout simplement pour appuyer les preuves que j'ai pu moi-même retrouver, lorsque mon ami le Professeur Manuel Chavez Ballon de l'Université de Cuzco et Inspecteur général des Monuments Historiques du Pérou, m'a communiqué ses extraordinaires découvertes, lesquelles, pour être officielles, n'en sont pas moins complètement inconnues... même au Pérou !

Un jour donc, en 1963, alors que dans l'air pur de la capitale — à près de 4000 mètres d'altitude —, nous discussions du grand passé qeshua, mon ami me montra, accroché à l'un des murs de son bureau, une vaste carte de la ville striée de longues lignes rouges.

— Voyez-vous le « Lion solaire ailé » ?, me demanda-t-il.

— Certes, lui dis-je, mais je pensais que la représentation solaire, dans les anciens temps, était le dragon et non le lion...

— Vous avez raison ! Toutefois, il est une chose, d'ailleurs assez peu connue, qu'il faut savoir. Au



Un dolmen de la région de Cuzco.

début des temps, le dragon était le père à la fois du Soleil et de la Lune. Plus tard, lorsque le Soleil sera le « Grand Dieu », le dragon ailé comme le lion ailé passeront à être son représentant. D'ailleurs, ajouta-t-il, sur les énormes statues que vous avez rencontrées entre 4 et 5000 mètres d'altitude dans la région de Huaraz, et qui représentent le dieu Wotan-Odin, vous y avez vu, avec le serpent, le lion solaire qui, toujours, accompagne le dieu (5). Egalement à Chavin, vous rencontrerez à la fois le dragon et le lion qui, toujours, sont inséparables... tout comme dans l'ancienne civilisation chinoise, d'ailleurs.

— C'est exact, enchaînai-je, et ces mystères sont encore loin d'être expliqués.

— Malheureusement, mais que voulez-vous, cela heurterait trop de théories fortement enracinées. Tenez, attendez un instant... Et d'un crayon rapide, Chavez Ballon dessina pour moi le motif dont on retrouvera ici la reproduction rigoureusement exacte. Aucune équivoque n'est possible, le sens en est très net : les constructeurs de Cuzco, comme leurs frères des antiques civilisations, ont pris leurs bases dans les signes zodiacaux, qui sont les plus anciens symboles connus de la civilisation mégalithique.

Irritantes pyramides.

A ce sujet, je désire ouvrir une parenthèse apportant quelques détails en dehors de mon thème, mais qui montreront combien la science préhistorique la plus appuyée est précaire dans ses « diktats ».

A ma connaissance, il n'y a pas encore de théorie mégalithique clairement formulée, sinon que ces monuments seraient des tombeaux et formeraient en quelque sorte, un monde à part comportant l'Europe et l'Afrique. Et, en principe, il n'y aurait pas de mégalithes en Amérique. Pour ce qui est des pyramides, celles de l'Ancien Monde seraient toutes, toujours selon les « diktats », différentes de celles de l'Amérique.

Prenons d'abord les mégalithes.

En tant qu'archéologue de l'Université d'Alger, j'ai personnellement étudié les milliers de mégalithes de l'Algérie. Par ailleurs, j'ai étudié ceux de Bretagne, et je ne sache pas qu'on y ait rencontré de tombeaux... à l'exception de ceux que l'on pourrait mettre en comparaison avec celui du Soldat Inconnu sous l'Arc de Triomphe,

(5) Les légendes et traditions, tant de l'Amérique Centrale que dans la civilisation qeshuachimu, sont formelles au sujet de l'arrivée, passant par les Antilles, du Dieu Wotan-Odin avec ses symboles du dragon et du lion.



Ci-dessus, la cadran solaire de Sacsahuaman.

21

En bas, les trois étages cyclopéens de Sacsahuaman, formant les dents du lion ailé.



et de quelques autres dans les anciennes cathédrales. Et dans les centaines de mégalithes que j'ai découverts en Amérique du Sud, je n'ai jamais rencontré un seul tombeau. Mais tous les mégalithes européens, africains et américains sont rigoureusement identiques entre eux. Les photographies sont formelles.

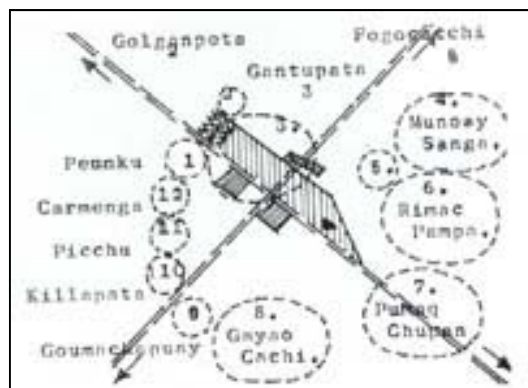
D'où la question : comment des peuples ayant vécu de 2 à 4000 ans avant notre ère, auraient-ils pu, sans la moindre communication entre eux, créer de tels monuments ? Et si cette communication a existé, quels peuples actuellement disparus auraient pu laisser en héritage une telle civilisation ? On dira l'Atlantide, ou quelque nom qu'on veuille bien lui donner. Pourquoi pas ? Car pour une civilisation mondiale, *il faut bien* qu'il y ait eu une base unique avec des moyens de communication. ... D'autant plus que les mêmes mégalithes, accompagnés de pyramides, se retrouvent sur l'île de Pâques !

Venons-en aux pyramides.

Ceci est un fait concret, indiscutable : toutes les pyramides de Chine, du Proche et du Moyen Orient, d'Amérique Centrale et du Sud, de l'île de Pâques et de Polynésie, ont deux noms en commun : « tepe » et « waï ». Dans ce domaine, je n'ai rien découvert, sinon que les « diktats » ont caché ces relations ! Et j'ajouterai que les douze « tepe » placés circulairement sur le pourtour de l'île de Pâques, ont au centre un volcan nommé « waï ». L'ensemble formant un cromlech zodiacal, rigoureusement identique à celui de Cuzco (6). Ceci étant, quand et comment les pyramides asiatiques, américaines et polynésiennes ont-elles pu recevoir les mêmes noms, être construites sur des bases identiques (j'en possède les plans) et, dans certains cas, être édifiées sous forme de mégalithes ? Dira-t-on encore l'Atlantide, ou quelque autre continent ? Impossible ! disent les « diktats ». Soit, mais alors... ?

Cuzco est un cromlech.

Comme on le voit, les mégalithes et les pyramides nous ramènent à Cuzco, ce Cuzco qui n'aurait été construit que par un quelconque « Inka », environ 1400 ans après le début de notre ère... Car Cuzco est, en fait, un cromlech ! On s'en rend aisément compte en se reportant au dessin du Professeur Chavez Ballon, qui a parfaitement relevé, en un cercle irrégulier mais réel — comme à l'île de Pâques —, la situation des douze villages actuels, mais antiques, représentant les douze « pierres levées » mégalithiques dont chacune se rapporte à l'un des signes du zodiaque (7). Et le menhir lui-même ne manque pas à Cuzco... ou plutôt ne manquait pas, puisqu'il était représenté par une petite pyramide actuellement disparue, et vouée au Dieu solaire (8).



Mais les Qeshuas ne limitèrent pas leur travail à l'expression mégalithique, ils allèrent plus loin encore dans le temps. Par exemple, on se souvient que les Mayas — et pas seulement eux — écrivaient dans le Popol-Vuh, qu'il y eut jadis quatre déluges dans le monde, chacun d'eux séparant des époques complètement révolues, la cinquième étant la nôtre. Aussi bien, poussant leur représentation solaire à l'extrême, les Qeshuas d'abord, les Incas ensuite, avaient relié à Cuzco les douze quartiers périphériques de la ville par un système de douze routes principales, douze secondaires et douze tertiaires, en tout trente-six chemins, lesquels, parfaitement cadastrés, sont restés à peu près intacts jusqu'à nos jours.

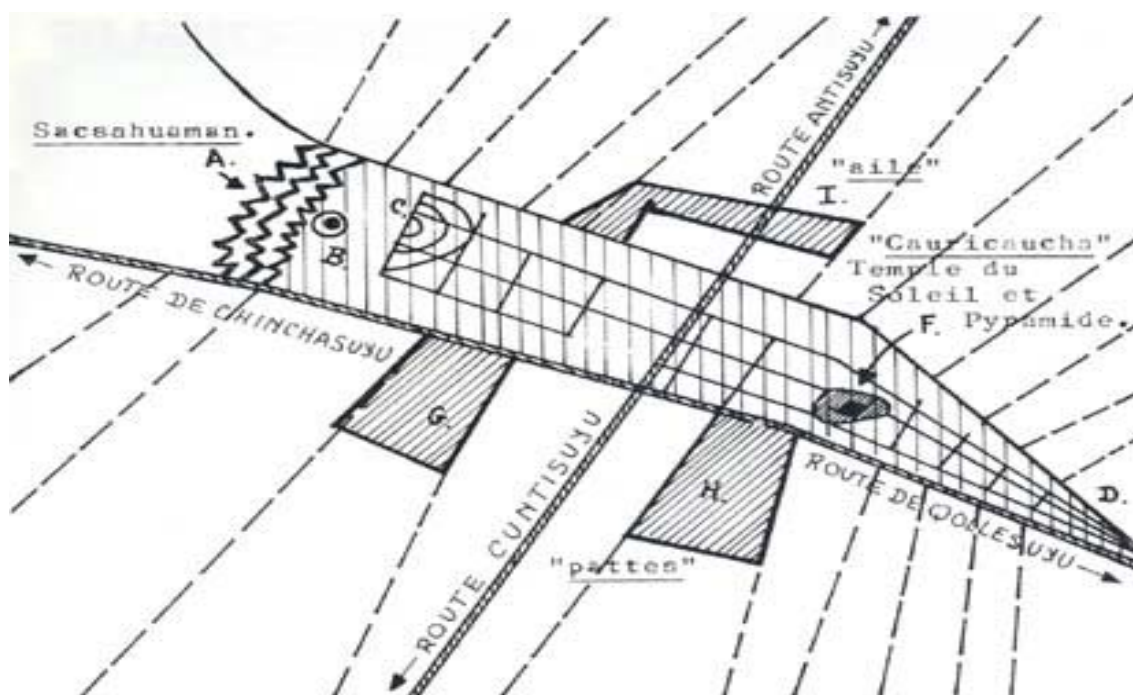
Et ce n'est pas tout.

Examinant le plan de Cuzco, nous y voyons, en haut à gauche, une triple muraille cyclopéenne, en partie constituée de blocs pesant jusqu'à 200 tonnes, parfois élevées à la hauteur d'un troisième étage. Cette forteresse qui se dresse au-dessus de Cuzco, c'est Sacsahuaman, et elle représente parfaitement la rangée de dents du Lion solaire.

(6) Les cromlechs sont des monuments circulaires mégalithiques basés sur le zodiaque.

(7) Je ne pense pas que l'on soit arrivé à une détermination exacte concernant l'application d'un signe zodiacal particulier à une « pierre levée » déterminée. Naturellement, tous les cromlechs possèdent en leur centre un monolithe élevé dénommé menhir. Le plus haut qui soit connu a une hauteur de 22 mètres, et se trouve en Russie.

(8) Cette petite pyramide (ou du moins son emplacement) fut découverte par les Dominicains occupant actuellement l'emplacement de l'ancien temple solaire inca à Cuzco. Ce fut un ancien manuscrit qui leur procura ce renseignement, et qu'ils eurent la bonté de me communiquer lors de mes deux séjours d'un mois, où je fus leur hôte.



Par ailleurs, le centre du cercle zodiacal bâti au sommet de Sacsahuaman, et qui montre un soleil aux douze rayons, nous apporte l'œil du félin en « B ». En « C » nous avons des terrasses fortifiées simulant les oreilles, et en « D » l'extrémité de la queue. « G-H-I » représentent les pattes et l'aile, alors qu'en « F » était le « cauricaucha », centre de tout le système. Pour terminer cet exposé — et revenant aux quatre mondes décrits dans le Popol Vuh — il faut noter qu'à Cuzco débutent les quatre chemins, représentant les quatre parties différentes de l'empire des Incas, et ayant respectivement comme noms : Qollesuyu, Cuntisuyu, Antisuyu et Chinchasuyu.

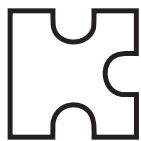
Comme on le voit, les chiffres 12 zodiacal et 4 des Mayas-Quichés et des Aztèques, posent un

problème qui, malheureusement, n'a jamais été sérieusement scruté, retirant à notre connaissance de l'ancienne civilisation américaine des bases documentaires d'un indiscutable intérêt. Et le temple du Soleil dédié à Wotan continue toujours à dominer le monde qeshua d'aujourd'hui, comme il le faisait il y a au moins 3500 ans. (9)

23

(9) Le Professeur Marcel F. Homet est l'auteur du livre « A la poursuite des dieux solaires », paru chez Denoël en 1972. Mais son best-seller, « Les Fils du Soleil », qui en est à sa dixième édition internationale, est toujours inédit en français. Nous y reviendrons en détail dans nos prochains numéros.

LA BELGIQUE MYSTERIEUSE



L'EMPREINTE DES MEGALITHES

Le but réel de cette série d'articles est, avant tout, de faire découvrir aux lecteurs des sites méconnus, voire ignorés. Nous pensons que les mégalithes offrent un intérêt essentiel pour l'historien, non seulement concernant la Belgique ; en effet, notre pays s'intègre dans une véritable civilisation mégalithique dont on trouve des traces dans le monde entier. La Bretagne ne possède pas le monopole des pierres levées. Aussi, et nous insistons, le lecteur pourra, à sa convenance, se déplacer par un bel après-midi et admirer à l'intérieur de nos frontières, des spécimens intéressants.

24

Tout d'abord, nous allons passer en revue quelques généralités au sujet de ces constructions préhistoriques. Nous écrivons donc que la civilisation mégalithique se retrouve dans le monde entier. En effet, la France — y compris la Corse —, l'Espagne, l'Angleterre, l'Irlande en sont plus que généreusement fournis. Nous remarquerons encore un groupe formé par la côte est du Danemark et le sud-ouest de la Suède. L'Allemagne est aussi riche en mégalithes, de la Prusse orientale à la Hollande et cette zone descend jusqu'à la Westphalie. Quelques pierres levées se rencontrent également à cheval sur le Jura bernois et français ; en Italie, c'est la Lombardie et la région de l'Otrante et surtout la Sardaigne qui présentent de magnifiques sujets. La civilisation mégalithique s'étend aussi à l'Asie. Aux Indes, nous rencontrons un groupement important dans le Dekkhan, et il en existe sur toute la bande côtière occidentale jusqu'à Ceylan. D'autres sont repérés au Tibet à une altitude voisine de 6.000 m.

La Corée se caractérise par une répartition d'énormes dolmens aux poids spectaculaires puisque l'un des dolmens de Ha-Heun (Séoul) a des montants pesant chacun une vingtaine de tonnes et la table plus de 60.000 kilos. Au Moyen-Orient, la Jordanie compte plusieurs centaines de dolmens.

En Afrique, la concentration la plus importante se situe dans le Maghreb, les régions de Sousse en Tunisie, de Marrakech et de Taza au Maroc. On en découvre aussi en Abyssinie et en deux régions remarquables du Soudan.

Après ce survol de la distribution géographique mondiale des mégalithes, voyons maintenant quels sont les divers types de pierres levées. Avant tout, nous trouvons le menhir, simple pierre, taillée ou brute, mais fichée verticalement

dans le sol. Quand on voit plusieurs menhirs groupés et dont l'implantation forme une figure géométrique quelconque, on est en présence d'un cromlech. Celui-ci délimite une surface souvent circulaire, parfois elliptique, demi-circulaire ou encore rectangulaire. Un alignement est, par contre, formé de menhirs dressés en file unique ou en files parallèles.

Plusieurs blocs verticaux et couverts par une dalle posée horizontalement constituent un dolmen. Remarquons également le monument formé par deux pierres qui supportent la « table » ou dalle horizontale : il s'agit alors d'un trilithe. Dès que plusieurs dolmens sont accolés les uns aux autres, ils constituent une allée couverte. Il existe aussi des dolmens dont la table repose, d'un côté, sur des pierres-supports et, de l'autre, sur le relief du terrain : on les nomme dans ce cas « cistes ». Enfin, il y a des pierres branlantes qui, vraisemblablement, sont des roches naturelles dont les caractéristiques ont été accentuées par la main de l'homme (1).

Les dolmens et menhirs sont donc constitués de blocs de pierre à peine dégrossis, mais montés intelligemment, qu'il s'agisse de leur implantation ou de leur construction. Toutefois, dans certains cas, des éléments peuvent être façonnés : le dolmen de Gavrinis en Bretagne est l'un des plus magnifiques d'Europe et, dans nos régions, le dolmen de Solwaster (Spa) possède un creux gravé en forme de charrue primitive sur le dessus de la table. (2).

Nous nous en tiendrons là pour ce qui est de la théorie, bien que ce soit encore elle qui va introduire notre premier site mégalithique belge. En effet, il est remarquable de noter les diverses appellations populaires données aux pierres levées. On trouve une foule d'expressions du terroir qui ne sont, en principe, que les reflets des



légendes ou des coutumes, attachées de tous temps et en tous pays, aux menhirs et aux dolmens (3). Les superstitions ne sont jamais écartées ; ainsi on parle de fées, de géants, de nains, de saints chrétiens et même de Satan, comme nous le rapportent MM. Willy et Marcel Brou dans « Chaussées Brunehaut », à propos de la Pierre du Diable de Weillen : « Le démon enleva cette pierre dressée dans une campagne voisine, en direction de Falaen, et la posa près du ruisseau pour s'y reposer ; il y laissa les traces de sa tête, de ses bras et de son siège. Cette campagne voisine s'appelle encore de nos jours « ès mnars », c'est-à-dire « au menhir » (4).

Nous reviendrons plus tard à ces diverses dénominations, car elles peuvent nous mettre sur différentes pistes quant aux hypothèses d'érection des mégalithes.

De toutes les appellations populaires, nous en retiendrons une actuellement : la pierre-qui-tourne.

Une pierre-qui-tourne est constituée généralement d'un support naturel ou enfoncé dans le sol, surmonté d'une dalle circulaire et aplatie. Il est malheureusement évident que ces dalles sont le plus souvent disparues de nos jours, soit qu'elles aient été détruites soit déplacées. Ce type de mégalithe est mêlé étroitement aux légendes car des forces occultes les influençaient non moins étroitement, le résultat étant une giration de la dalle supérieure sur son support.

Tel est, grosso modo, le cas de la pierre-qui-tourne de Virginal-Samme, quoiqu'il s'agisse avant tout d'une pierre liée à l'existence des

sorcières. Sorcières, druidesses ou Satan : nous ne ferons que souligner le dénominateur commun. Imaginez un instant les sorcières dansant autour de la pierre. Il est certain qu'elle pivotera sur son axe. Celle de Virginal-Samme n'échappe pas à la règle, puisque la table pivotait, selon la légende, aux solstices et aux équinoxes ; de plus, elle n'intéresse que les bons esprits. Au début de ce siècle encore, on aurait pu vous raconter la légende suivante : les ménagères, fatiguées de laver elles-mêmes leur linge, n'avaient qu'à le déposer le soir sur la table des sorcières pour être assurées de l'y retrouver lavé le lendemain matin. Quel slogan ! A donner des cheveux blanc-neige aux services de publicité des marques de détergents.

Le petit bois des rocs qui longe la route reliant Virginal à Ronquières ne présente aucun panorama. Tout est en profondeur et surprend par ses aspects déchiquetés et sinistres. Dès que vous arrivez à l'endroit où la route tourne à angle droit vers la droite, le canal de Ronquières dans le dos, vous vous arrêtez. Parquez le véhicule et armez-vous de bottes : le sentier qui vous mènera à la pierre débouche dans le coude formé par la route et suit le grand axe du bois des rocs.

Désormais, faites attention à l'atmosphère qui règne : un ruisseau tortueux vous guide sans autre difficulté que les multiples ornières. Ce ruisseau a creusé, au cours des siècles, un ravin sauvage que rappellent à la civilisation les quelques machines à laver — peut-être une dernière offrande aux sorcières — jetées du haut de la falaise. Des pitons rocheux vous regardent, dressés et massifs, affleurant ou surgissant du sol gras couvert d'humus. L'humidité pénètre vos

vêtements et il vous est agréable et réconfortant de vous rappeler que le bois des rocs se trouve dans la première catégorie des sites les plus intéressants de Belgique, pour des raisons géologiques, botaniques et archéologiques. Il fut classé en 1916 par la Commission royale des Monuments et Sites. Sur Virginal-Samme, on trouve en effet cinq systèmes géologiques différents :

« — du bruxellien sur le plateau de la Bruyère,



— de l'yprésien au Jacquier et au Bouton-Rouge,
— du gedinien à la lisière nord, le long de la Sennette, de Samme à Fauquez,
— du plutonien qui affleure sous forme de porphyroïde, dans le vallon encaissé. » (5)

Il est curieux de constater que le porphyre, roche éruptive, est beaucoup plus dur que les couches rocheuses environnantes et a mieux résisté à l'érosion.

A plus ou moins 400 m de la route et à droite du ruisseau, vous trouvez la table des sorcières. Elle est parfaitement circulaire, taillée à grands coups : elle accuse un diamètre de 1,80 m et une épaisseur constante de 40 cm. Sur la face supérieure du cylindre, on peut remarquer une légère dépression. Il est toutefois certain qu'il ne s'agit pas d'une meule de moulin : la pierre n'est pas trouée de part en part. Elle repose actuellement sur trois effleurements rocheux. « Ses mensurations sont identiques à celles de la pierre-qui-

tourne de Braine-l'Alleud » (6). Au nord de la pierre et sur la falaise, se perche un éperon rocheux en quartzophyllade dépassant de 1,50 m, à une altitude avoisinant 90 m. Vraisemblablement, ce rocher était l'axe, ou le support, du mégalithe. Nous pouvons penser que la dépression que l'on voit sur la pierre était un orifice de blocage, quand elle chapeautait son support.

Mettons en exergue que la table des sorcières

n'a rien de commun dans sa composition géologique avec les roches avoisinantes. Un fait est à souligner et se rapporte aux légendes nous rappelant que l'on avait accroché une petite chapelle au versant de l'escarpement, destinée à exorciser le lieu ; cette chapelle fut le rendez-vous de maints amoureux des environs.

Trouver un édifice religieux à proximité de mégalithes n'est pas rare. Dans ce cas-ci, le phénomène religieux se scinde en deux stades : d'abord exorciser l'endroit et ensuite inviter les amoureux à une sorte de pèlerinage bénéfique. En effet, d'après la légende, notre table des sorcières et ces dernières plus particulièrement, étaient bien disposées vis-à-vis des humains ; dès que le site fut christianisé, il y avait, dès lors, deux bonnes raisons d'invoquer, par la fréquentation du bois aux rocs, la gratitude des dieux. Ce phénomène religieux se rencontre souvent, et le christianisme est mêlé intimement aux anciennes croyances : un culte ne chasse pas l'autre, au contraire, ils coexistent durant de longues périodes. De nos

jours, pour la sauvage beauté du bois, il est regrettable que la petite chapelle ait disparu, rongée par le temps et délaissée par les hommes.

Pour en revenir à l'empreinte qu'a laissée la culture mégalithique en Belgique, il est particulièrement intéressant de constater que le site de la table des sorcières s'inscrit rigoureusement dans une géométrie spéciale que l'on nomme théorie des alignements mégalithiques : « Cette pierre se trouve, en effet, exactement au sud-ouest de la pierre-qui-tourne de Braine-l'Alleud, avec une précision telle qu'un observateur placé à cet endroit voit le soleil du 21 juin (solstice d'été) se lever sur le point culminant de Braine-l'Alleud, où se dressait autrefois la pierre-qui-tourne de cette localité ». (7)

Nous reviendrons plus tard, et en détail, sur les grands principes de cette théorie.

Avant de terminer ce premier article, nous aimerions revenir sur la composition géologique de la pierre du bois aux rocs. Pour cela, il faudra nous faire violence et admettre un court instant que les légendes reposent sur des faits réels donc certains mégalithes peuvent se mouvoir suivant une giration, reste à définir par quel moyen ils réussissent à tourner. Le minerai dans lequel on a façonné la pierre est un porphyroïde, or le porphyre contient de l'hornblende noirâtre et des

grains de peroxyde de fer. Ces derniers peuvent très bien se magnétiser ; si la concentration de peroxyde de fer est forte, ne pourrions-nous pas imaginer que, dans des conditions optima tant météorologiques qu'ambiance magnétique, il soit possible que la pierre se charge électriquement ?

De plus, le support de la table est du quartzophyllade ; or, le quartz est doué de propriétés piézo-électriques. Ce phénomène est réversible et permet de transformer des vibrations mécaniques en oscillations électriques et inversement.

La mise en contact de la table et de son support suggérerait qu'il y ait des vibrations mécaniques se traduisant par la rotation de la pierre. De même, cette charge électrique pourrait fournir une hypothèse quant à l'érection des mégalithes : une sorte de mana, chère à Francis Mazière. C'est ce que KADATH est en train de vérifier, dans un premier temps, par l'expertise d'échantillons minéralogiques du ravin du bois des rocs.

Nous tiendrons le lecteur au courant des résultats des premières analyses.

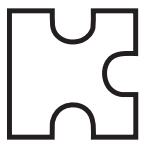
ROBERT DEHON.

27



- (1) Dolmens et menhirs, Fernand Miel - QSJ.
- (2) Chaussées Brunehaut, Willy et Marcel Brou - Ed. Techniques et Scientifiques, 1050 Bruxelles.
- (3) Dolmens et menhirs, F. Niel - QSJ.
- (4) Chaussées Brunehaut, W. et M. Brou - ETS.
- (5) Revue Brabant 2-1972, W. et M. Brou.
- (6) ibid
- (7) Le Secret des Druides. W. et M. Brou - ETS.

Documentation générale (première partie) :
 Menhirs et dolmens, P.R. Giot - Ed. Jos le Doaré.
 40.000 ans d'art moderne, J.A. Mauduit - Plon.
 Les géants et le mystère des origines, L. Charpentier - Laffont.
 Astronautes de la préhistoire, P. Kolosimo - Albin Michel.
 A identifier J.G. Dohmen - Travox



LE GRAND CONTINENT AUSTRAL INCONNU

Découverte d'une nouvelle mer.

La conquête du Pacifique par les Occidentaux connaît sa première origine dans la redécouverte de l'Amérique du Sud par Christophe Colomb, lors de ses troisième et quatrième voyages (1).

Dès lors, ce fut la course vers le « Nouveau Monde » comme l'écrivit le Florentin, Amerigo Vespucci. La lettre de Vespucci fut reproduite dans le *Cosmographiae Introductio* de Martin Waldense Müller, qui le premier, suggéra que l'on devait baptiser « America », ce continent découvert par Colomb.

- 28 Après les Découvreurs, arrivèrent les Conquistadores. C'est à l'un d'eux, Vasco Nuñez de Balboa, que revient l'honneur d'être le premier à avoir « découvert » la Mer du Sud, dont il prit possession au nom des hauts et puissants Rois de Castille (1513).

Le Pacifique ayant été « aperçu », il était prêt à recevoir les explorateurs. Ce fut un Portugais. Fernando de Magalhaes, qui le premier, en 1520, osa s'aventurer sur ce qu'il appela « EL Mar Pacifico ».

En traversant le détroit qui porte son nom, Magellan entama un problème ancien et pourtant nouveau : celui de la *Terra Australis Incognita*. Ce continent austral inconnu a hanté l'imagination des géographes pendant plus de deux millénaires.

Recherche d'un continent austral.

Les savants incrédules des XV^e et XVI^e siècles durent se rendre à l'évidence : la terre semblait être ronde. Le monde occidental se rendit compte qu'une partie considérable de la sphère n'avait pas encore été explorée. De vastes espaces restaient entièrement inconnus. Était-il croyable qu'ils furent tout à fait couverts d'eau ? Le voyage de Magellan n'apporta aucune preuve. Avec une malchance déconcertante, il traversa le Pacifique jusqu'aux îles Mariannes sans rencontrer de terres importantes (2).

Pourtant, l'idée d'un continent austral remonte à très loin, écrit Moorehead (3), et Marco Polo en parle au XIII^e siècle. On pensait qu'une importante masse de terre devait exister dans le sud pour contrebalancer les grands continents de l'hémisphère nord — sinon le monde aurait basculé sur lui-même. Le mythe du continent austral a, au cours de deux mille ans, subi de nombreuses transformations, telles que n'en eut certainement aucun autre lieu géographique. De nombreux documents et cartes anciennes le confirment. Hipparque, II^e siècle av. J.-C., considéré comme le plus grand astronome de l'Antiquité, situait la pointe septentrionale de son continent austral en Taprobane, l'actuel Ceylan. Ptolémée donnait comme limite au sien, l'Océan Indien. Ce dernier était alors considéré comme mer intérieure. Les rivages méridionaux de cette mer, que personne n'avait vus, constituaient un pays inconnu.

La Nouvelle-Guinée, probablement découverte en 1511 par Ambres et Serram, fut pendant quelque temps considérée comme le rivage septentrional du continent inconnu. Toujours à l'ouest du Pacifique, les Portugais découvrirent quelques îles, ainsi que quelques points de Java. L'opinion générale était alors, que comme Colomb lorsqu'il découvrit les Antilles avant le continent américain, ces îles étaient les signes précurseurs du continent austral.

Au fur et à mesure que les Portugais et les Espagnols s'avançaient dans le Pacifique, le moment de vérité approchait.

Sur les globes du cosmographe nurembergeois Jean Schöner, datant de 1515, on trouve un continent austral étendu sous le nom de *Brasilis Regio*.

« Par la découverte de la Terre de Feu par Magellan, écrit le professeur C. Weule, le fantôme prit une forme concrète : la nécessité de voir dans ce continent, correspondant de la manière la plus précise au dessin de Schöner, le continent austral définitivement trouvé, était si impé-

rieuse que, dès ce moment, il fut de règle, pour beaucoup de cartographes du XVI^e siècle, de le reproduire sur les cartes. » En effet, nous le retrouvons chez deux importants cartographes de cette époque : la Mappemonde d'Abraham Ortelius (1571) et celle de Mercator (1587). Ce dernier soutient également la thèse de la nécessité d'une symétrie des masses terrestres.

Si ce continent austral avait la faveur des cartographes, par contre, les preuves matérielles manquaient. De la moitié du XVI^e à la fin du XVII^e siècle, les Espagnols, les Portugais, et après les Anglais et les Hollandais organisèrent de nombreuses expéditions afin de fixer une fois pour toutes les limites de ce continent. En vain... !

Et pourtant certains, comme le capitaine Quiros, y croyaient dur comme fer. N'écrivait-il pas dans sa requête au roi d'Espagne : « ... quant à l'étendue de ces terres nouvellement découvertes, jugeant par ce que j'ai vu de mes propres yeux..., la longueur en est aussi grande que toute l'Europe et l'Asie Mineure jusqu'à la mer de Bacchus, de la Perse, tant de l'Océan que de la Mer Méditerranée, adjacentes à ces provinces, y comprenant l'Angleterre et l'Islande. Ce pays inconnu est la cinquième partie du globe terrestre... les richesses que j'ai vues, c'est l'argent et les perles... de l'or... ». Que ne raconterait-on pas au roi d'Espagne afin d'obtenir de nouveaux crédits. Les Espagnols avaient espéré retrouver un nouveau Pérou ! L'on découvrit de nombreuses îles et archipels,

mais d'or point, et encore moins de continent austral.

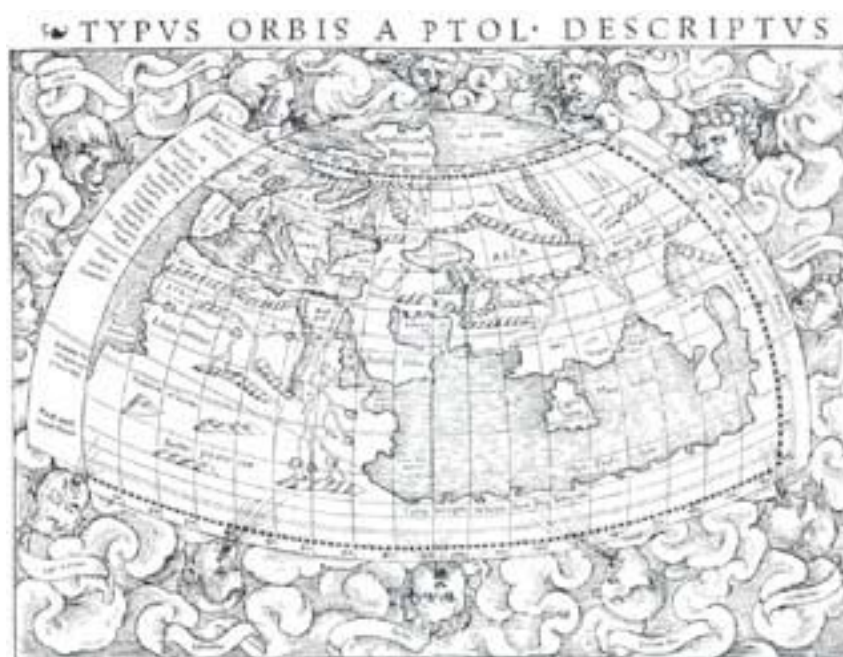
La dernière expédition organisée dans ce but fut celle du Hollandais Jacob Roggeveen qui, en 1721, partit de Texel avec trois navires afin de reconnaître, d'abord, une terre entrevue par l'Anglais Davis trente-quatre ans auparavant ; ensuite pour rechercher à son tour l'introuvable continent. Roggeveen ne retrouva pas la terre de Davis, mais fit une découverte dont il n'évalua pas l'importance : l'île de Pâques. Pour la première fois, les Européens étaient en présence du Mystère Polynésien. Mais Roggeveen ne donne qu'une très courte description des statues, dont la signification reste actuellement toujours sans réponse. Toutefois, il s'étonne de ce que les indigènes aient pu les ériger, car ils ne possédaient pas de bois pour la construction d'une « quelconque mécanique ».

Le navigateur hollandais fit ensuite voile vers le nord-ouest, afin de chercher à son tour l'introuvable continent austral. Mais ses recherches restèrent sans résultat et, après son retour en Europe, les voyages de découverte à la recherche de la grande terre australe cessèrent jusqu'à l'époque de Cook.

La fin d'un rêve?

Ce fut à un Anglais, James Cook, que le destin réserva la solution. Mais ce n'était pas celle qu'attendaient les cartographes. Ce grand navigateur dissipa une fois pour toutes le doute sur

29



Mappemonde de la Géographie de Ptolémée. Edition de Bâle de 1545

l'existence de la *Terra Australis Incognita*.

Au cours de ses trois voyages, Cook sillonna le Pacifique d'est en ouest et du nord au sud.

Son premier tour du monde avait principalement comme but d'aller observer à Tahiti le passage de la planète Vénus devant le disque du soleil. Mais, outre ce but astronomique, Cook reçut également les instructions suivantes : « Considérant que la découverte de pays jusqu'ici inconnus et la connaissance des contrées lointaines qui, quoique précédemment découvertes, ne sont qu'imparfaitement explorées, élèvera grandement l'honneur de cette nation en tant que puissance maritime, aussi bien que la dignité de la Couronne d'Angleterre, et contribuera grandement au progrès de la navigation ; et considérant qu'il y a lieu de penser qu'un continent ou une terre de grande étendue peut se trouver au sud de la route précédemment suivie par le capitaine Wallis, à bord du vaisseau de Sa Majesté, le *Dolphin*, ou de la route suivie par tous les navigateurs précédents à la recherche de ladite terre : il vous est donc commandé et ordonné, en exécution du bon plaisir de Sa Majesté, de prendre la mer avec le vaisseau que vous commandez, dès que l'observation du passage de Vénus sera terminée et de vous conformer aux instructions suivantes : vous devrez gouverner vers le Sud, afin de découvrir la susdite terre, jusqu'à ce que vous atteigniez le 40° degré, à moins que vous ne la rencontriez plus tôt. Mais si vous ne l'avez pas découverte et si vous n'en avez pas vu des indices évidents dans ces parages, vous devrez gouverner vers l'Ouest, entre la latitude ci-dessus mentionnée et la latitude de 35 degrés, jusqu'à ce que vous découvriez, ou que vous rencontriez le côté est de la terre découverte par Tasman, et actuellement appelée Nouvelle-Zélande. »

30

Après son séjour dans l'archipel de la Société, le capitaine Cook commença ses brillantes explorations. Sa première découverte importante fut justement la Nouvelle-Zélande, qui avait bien été rencontrée par le Hollandais Tasman, en 1642, mais qui n'avait plus été visitée depuis cent vingt-sept ans. Il en fit le tour, et prouva ainsi que cette grande île n'était pas la côte septentrionale du continent austral, comme certains l'avaient prétendu.

Son second voyage est caractérisé par sa navigation au-delà du 71° degré de latitude sud, où il fut arrêté par une mer de glace s'étendant à perte de vue. Cela l'obligea à revenir en arrière. Il découvrit alors de nombreuses îles, puis se rendit à l'île de Pâques. Le récit de Cook nous révèle des détails plus intéressants que ne le fit Roggeveen. Le navigateur anglais remarque également que « pour les habits et la langue, ils ont une telle ressemblance avec les peuples des îles

plus occidentales que personne ne peut douter de leur communauté d'origine. C'est extraordinaire que la même race se soit répandue sur toutes les îles de ce vaste océan, de la Nouvelle-Zélande à cette île, car cela comprend presque un quart de la circonférence du globe ».

C'est au cours de son troisième voyage qu'il trouva la mort dans l'archipel des îles Sandwich ou Hawaii.

Les voyages de Cook réfutèrent cette croyance, vieille de tant de siècles et démontrèrent que la terre n'avait point besoin d'un continent austral et que celui-ci ne servait pas de contrepoids à la masse continentale de l'hémisphère nord.

Un continent disparu.

Si le mythe de la *Terra Australis Incognita* disparut petit à petit, une nouvelle supposition germa dans l'esprit de certains savants. Un théologien allemand. Jean-Reynold Forster, compagnon du capitaine Cook, écrit notamment dans ses *Observations* publiées en 1778 : « que les îles hautes de la Polynésie sont les restes d'un continent submergé, qui anciennement aurait communiqué avec l'Asie et en aurait tiré sa population ; ce continent aurait disparu en s'affaissant ».

Dumont d'Urville, en 1834, dans son *Mémoire sur les Îles du Grand Océan*, propose également une hypothèse : « Ne serait-il pas plus simple de supposer qu'un continent ou grande île, comme l'Australie, dut jadis occuper une partie de l'Océanie habitée par un peuple, dont les tribus polynésiennes ne sont que des débris échappés à quelque grande convulsion du globe ? »

Un professeur de géologie paléontologique de Zurich, Jules Marcou, déclare : « Je crois que l'on peut dire, sans crainte de se tromper, que là aussi, dans le Pacifique, il y a eu de grands continents et que le peu de terres fermes qui émergent aujourd'hui, ne sont que les restes, que les sommets des hauts plateaux et des montagnes de vastes terres jadis habitées par des êtres respirant l'air et aujourd'hui plongées sous les eaux du Grand Océan. »

En ce qui concerne la façon dont ce continent disparut, les avis sont partagés. Jules Garnier parle d'un continent qui s'est effondré sous les eaux du Pacifique. En 1788, le comte J.-R. Carli publie ses *Lettres américaines* dans lesquelles il affirme que c'est une masse d'eau qui s'est élevée, noyant toutes les terres basses et ne laissant émerger que les sommets les plus élevés (5).

L'on pourrait encore citer de nombreux auteurs persuadés de l'effondrement d'un continent dans le Pacifique, et que certains appelaient l'Océani-

de ; le lecteur aura compris qu'à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, le monde se passionnait une fois de plus pour un continent, non plus inconnu, mais ayant disparu. Mais cette fois pour chaque savant qui prenait le parti de défendre la thèse POUR, l'on en retrouve un autre CONTRE.

Dans son livre *On Coral Reefs and Islands*, Dana juge en géologue : « La géologie ne possède aucune donnée qui milite en faveur de la probabilité d'un grand continent océanien submergé ».

Henry Lavachery, compagnon d'Alfred Métraux lors de l'expédition franco-belge à l'île de Pâques en 1934, affirme : « Il n'existe aucune preuve que l'île de Pâques ait été jadis beaucoup plus grande qu'elle n'est, ou qu'un archipel situé dans ses environs ait disparu. L'hypothèse d'un continent Pacifique, d'une Lémurie, sœur de l'Atlantide, doit être définitivement écartée ».

Métraux de son côté écrit : « ... les bateaux ont beau sonder les eaux du Pacifique entre les îles, ils n'y ont trouvé que des fosses profondes. A 10 milles de l'île de Pâques s'étend un gouffre de 1145 brasses : aucune terre n'a pu disparaître en laissant derrière elle une telle dépression. Tout comme Tahiti, les Marquises ou les îles Hawaïi, l'île de Pâques, loin d'être le toit d'un monde effondré, est née il y a quelques dizaines de milliers d'années, à la suite d'éruptions volcaniques. »

L'ethnographe et linguiste mentionne « quelques dizaines de milliers d'années », tandis que l'ethnologue américain R.C. Suggs, se basant sur les découvertes faites au cours de l'Année Géophysique Internationale (1957-1958), nous signale que la majorité des îles polynésiennes furent formées il y a plusieurs millions d'années !

Selon une hypothèse qui situerait un continent plus à l'ouest, D.L. Oliver, professeur à l'Université Harvard, confirme qu'« il y a cent millions d'années, la bordure occidentale du véritable bassin du Pacifique s'étendait du Japon jusqu'à l'archipel des Carolines puis se dirigeait vers l'est et le sud-est pour atteindre les Fidji et la Nouvelle-Zélande... Lorsque les pressions sismiques s'exercèrent au-delà du point de résistance, des plissements intenses s'effectuèrent le long de ces lignes, soulevant de hautes crêtes qui devinrent l'échine des îles futures. A la fin de cette période primitive de la formation des montagnes, les îles couvraient une surface étendue à la fois sur le plateau et dans le bassin océanique. Par la suite, le fond de celui-ci s'abaissa graduellement de plusieurs milliers de pieds, ne laissant en surface que les sommets des archipels volcaniques. »

Il est donc osé de conclure et de nier définitive-

ment que des terres plus vastes n'aient pu exister autrefois dans le Pacifique.

MU - ou le continent polynésien retrouvé.

Il existe de par le monde, et principalement dans les pays bordant le Pacifique, de nombreux témoignages attestant de l'existence d'un continent polynésien. Le professeur L.-C. Vincent, dans un ouvrage très intéressant (6) cite les chroniques de la Chine, les légendes des Indes, les traditions d'Amérique Centrale, etc., qui toutes mentionnent un immense continent qui fut détruit par un soulèvement des couches géologiques.

Ce continent, appelé MU, pourrait être le berceau de la Civilisation, c'est-à-dire la Mère-Patrie de l'Homme. Ce sont les cinq ouvrages du colonel James Churchward qui ont fait connaître au grand public l'histoire de ce continent polynésien.

Notre propos n'est pas de développer dans cet article l'histoire de MU ; le lecteur retrouvera de plus amples informations dans les prochains numéros de KADATH. Nous soulignerons, toutefois, qu'actuellement de nombreux chercheurs se penchent sur les témoignages que les hardis navigateurs de MU laissèrent dans le monde entier, et qu'une expédition conduite par le professeur R. Hurdlop dans la vallée de Mexico, a mis à jour 69 rouleaux de papyrus intacts, écrits par un jeune prêtre, nommé Kland. Ce dernier aurait été élevé dans un pays nommé Muror. Plus tard, il s'expatria en Amérique Centrale. Malheureusement, l'ouvrage que le professeur Hurdlop se promet d'écrire, n'est pas encore en librairie. Ce livre est attendu avec impatience, car ces découvertes sont considérées de valeur égale à celles faites dans la vallée de Qumrân (7)

31

JACQUES DIEU.

- (1) Nous employons le verbe « redécouvrir », du fait qu'actuellement divers documents attestent la connaissance des Amériques bien avant la venue de Christophe Colomb.
- (2) L'expédition de Magellan aperçut deux petits îlots inhabités, ainsi qu'une île identifiée comme étant Puka-Puka, dans l'archipel des Tuamotu.
- (3) Alan Moorehead : « Le Péril Blanc », Plon 1967.
- (4) Cité dans « Le capitaine Cook et l'exploration de l'Océanie », L. Lemonnier.
- (5) Cité dans « Le Monde Polynésien », de H. Mager.
- (6) « Le Paradis perdu de MU », L.-C. Vincent.
- (7) Découverte des Manuscrits de la Mer Morte.